

Les médias accréditent le dégel des frais de scolarité, p.3

Norman Bethune: L'admirable histoire d'un héros, p.7

Jacques Brassard: Moustachu, et pour cause, p.8

Le Couac

Un drôle d'oiseau



Vol. 10 • n° 06

Mars 2007

3,50\$

L'année des cochons

QUAND LE GARS SE LÈVE POUR ALLER TRAVAILLER, il ne dit pas qu'il s'en va au bureau, comme à peu près tout le monde. En fait, il ne dit pas un mot. Parce que c'est à l'abattoir qu'il s'en va. Un abattoir de cochons où, 24 heures sur 24, on en saigne près de 30 000.

Vous avez déjà entendu des cochons dans un enclos, les heures qui précèdent leur abattage? Pleurent et crient comme des enfants. Allez passer 8 heures avec eux. Vous avez vu le gars qui égorge les cochons accrochés au train roulant au-dessus de sa tête? Un coup de couteau aux quinze secondes environ. Le sang qui gicle partout. Ceux qu'on appelle les saigneurs finissent avec des troubles psychologiques.

Il a fallu quatre votes pour que les travailleurs d'Olymel acceptent finalement de se faire passer un nouveau contrat dans la gorge. De l'acharnement très peu thérapeutique. «Sont fous de refuser les offres», ont clamé plusieurs téléphones. Ils ne pourraient endurer ce type de travail plus d'une demi-journée, ces gérants d'estrade qui ne savent pas de quoi ils parlent, comme d'habitude, excités par des histrions comme Proulx.

Retour en arrière

Ça se passait il y a plus de 35 ans, dans une entreprise métallurgique de l'Est de Montréal. La cinquantaine de travailleurs en grève depuis un moment étaient réunis pour voter sur la dernière proposition patronale, qui contenait une série de reculs sur tous les plans. Je revois encore le conseiller syndical, très ému, expliquant aux travailleurs que s'ils refusaient cette dernière proposition, c'était certain que l'usine fermerait. En commençant par les plus âgés, les travailleurs avaient défilé au micro en disant: «Dans ces conditions, pas question de retourner travailler là. Qu'ils la ferment, leur usine!»

Ça s'appelle la dignité ouvrière. On l'a revue récemment dans la



Beauce. Mais il s'en trouve un peu partout, surtout dans la bonne société, à ne pas pouvoir la reconnaître quand elle passe, la dignité.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'une convention collective, ça se bâtit lentement. Un peu comme la petite maison qu'on achète pour, une année, refaire la galerie, finir le sous-sol plus tard, changer les fenêtres quand on a réussi à mettre un peu d'argent de côté. Une convention, ça s'améliore au fur et à mesure des négociations. C'est ainsi qu'après 27 ans, la convention des travailleurs d'Olymel avait atteint un niveau intéressant.

Trop pour la Fédérée et le mercenaire à sa solde, Lucien Bouchard.

Il y a quelques années, j'avais dit de ce ténébreux qu'il avait commencé en De Gaulle et fini en Pinay, du nom d'un ancien ministre des Finances de France occupé tout entier à gérer à la petite semaine. En dépit des grands airs qu'il se donne et de la morgue dans laquelle il se drape, quel manque de sens de l'État chez cet homme, qui fut premier ministre, et qui se dévoue depuis à la solde des entreprises, en monnayant ses talents pour mettre des travailleurs à genoux. Devenir l'homme lige du patronat!

Il faut le voir, l'œil charbonneux, le sourcil froncé, théâtral, hiératique et mangeant ses mots. «Faut faire

Il y en a qui sont cochons à l'année.

des sacrifices!» Bon pour les autres, les sacrifices. Bon pour les petits, les obscurs, les sans-grade. Il est payé combien, le Lucien, pour mettre les ouvriers à plat ventre dans la gravelle comme il vient de le faire chez Olymel et comme il l'a fait chez Vidéotron, à la SAQ, chez Alouette ou encore Corus de Toronto, dont il a défendu les intérêts contre des travailleurs de Montréal? Autour de 1000 \$ l'heure, paraît-il.

Et la Fédérée là-dedans? Une coopérative, la Fédérée. Il y a 35 ans, j'ai commis un pamphlet au titre qui se révèle prophétique: *La Fédérée est capitaliste!* Avec des coopératives comme ça, on n'a pas besoin de capitalistes, en effet. De retour du Japon, trois jours après la reddition des travailleurs de Vallée-Jonction, le pdg de la Fédérée a confié à la presse que sa priorité était d'augmenter les salaires de ses cadres...

Dans l'astrologie chinoise, l'année du cochon a commencé le 18 février. Il me semble pourtant que depuis que j'ai l'âge de raison, il y en a qui sont cochons à l'année.

MICHEL RIOUX



Vengeance islamiste

En réplique au fameux code de vie d'Hérouxville, Aouja, un petit village irakien, a écrit son propre code de vie à l'endroit des habitants québécois qui pourraient se sentir attirés par les charmes irrésistibles du Moyen-Orient.

On y stipule, entre autres, qu'à Aouja il est STRICTEMENT interdit:

- de jouer au bingo pendant le Ramadan
- de faire du quatre roues une grosse mol entre les cuisses
- de tuer des Indiens
- d'entrer dans une école secondaire afin d'y massacrer des étudiants
- de tuer des bébés phoques
- d'écouter du country à tue-tête pendant les heures de prières

Et surtout, ils l'ont mis en caractère gras pour que ce soit bien clair, à Aouja, il est strictement interdit d'avoir des «relations sexuelles avec les membres de sa propre famille».

Syndical-capitalisme

Le 7 février dernier, devant quelques 200 gens d'affaires (les Manufacturiers et exportateurs du Québec) Henri Massé a affirmé qu'il fallait «augmenter la productivité des entreprises», offrir une «plus grande flexibilité dans l'organisation du travail» et offrir de «généreux incitatifs fiscaux» pour la modernisation des entreprises; il a également rappelé le «succès» du sommet socioéconomique de Lucien Bouchard de 1996 (celui qui avait mené à des coupures de plusieurs milliards dans le réseau public), a dit pouvoir concevoir des «baisses de salaires en temps de crise», s'est dit en «faveur de la promotion du commerce avec la Chine», a dit qu'il serait «suicidaire» d'augmenter maintenant les impôts des entreprises et s'est dit «ouvert aux discussions en cours sur la réduction de la taxe sur le capital».

Massé a pris soin d'ajouter qu'il s'éloignait ainsi du discours «gauche» habituellement attribué aux syndicats. C'est beau Henri, on avait compris.

Édito, prise 2!

APRÈS DIX ANS D'EXISTENCE, l'équipe du *Couac* avait ressenti le mois passé le désir de briser son légendaire silence éditorial. Dans un texte subtilement intitulé «Un éditorial», nous rappelions à nos lecteurs que chaque numéro du *Couac* était un petit miracle en soi, étant donné les circonstances (lire l'absence de volonté politique de soutenir la presse indépendante et les liens étroits entre les médias de masse et la société marchande).

Notre petite équipe de bénévoles avait alors lancé un appel du type «cette année, ça passe ou ça casse» à ses abonnés, les invitant à abonner une autre personne dans les mois qui viennent. Ce geste relativement simple permettrait à terme de doubler le nombre de nos abonnés et de régler bien des problèmes de liquidité qui nous obligent à vivre sur la corde raide depuis trop longtemps.

Depuis un mois, nous avons reçu un nombre plus élevé de nouveaux abonnés et nous remercions tant ceux qui se sont abonnés que nos fidèles lecteurs et lectrices qui les ont incités à le faire. Mais on n'en est pas encore au double, et ceux qui apprécient ce journal et n'ont pas encore pris le temps d'en parler à un proche vont de ce pas aller se coller un petit «post-it» jaune pour ne pas oublier... Oui, oui, allez, tout de suite... Bon, merci. Et fin du retour sur l'Édito prise 1.

Prise 2 maintenant: la distribution en kiosque. À part les abonnements, l'autre façon de se procurer *Le Couac* est de l'acheter à la Maison de la presse ou au dépanneur du coin. Cela est un peu moins avantageux financièrement pour nous, et le risque d'oubli est plus grand, mais bon, comme nous vendons quelques centaines de journaux de cette façon à chaque mois nous n'allons pas dénigrer ce mode d'achat (même si, en lisant entre les lignes, vous comprenez qu'on vous encourage à vous abonner si vous l'achetez en kiosque à chaque mois...).

Pour être distribué sur l'ensemble du territoire québécois comme l'a toujours été *Le Couac*, nous devons faire affaire avec de grosses compagnies qui distribuent toute la crème des revues d'idées québécoises, du *Sept jours* à *Elle Québec*, en passant par *Dernière Heure* et *Clin d'œil*... Et comme pour ces compagnies, l'importance d'un «produit» se mesure au poids qu'il a sur les palettes dans l'entrepôt, nous resterons toujours pour eux des interlocuteurs mineurs dont on retourne les appels une fois sur deux, quand ce n'est pas sur trois.

Essayez donc, dans ces conditions, de faire un suivi sur vos rapports de vente ou de suggérer des nouveaux détaillants. Que d'énergie avons-nous ainsi perdu, nous résignant à demeurer avec ces gros distributeurs (nous en avons essayé deux au fil des ans) en nous disant que même si nos ventes en kiosques stagnaient, au moins cela nous permettait de couvrir l'ensemble du territoire québécois. Et changer, c'est toujours prendre un risque. Sauf que stagner, comme on vous l'a expliqué, c'est pour nous éroder ses forces vives et se brûler à moyen et même à court terme.

Le choix devenait alors facile à faire. Amie lectrice, ami lecteur, vous tenez donc entre vos mains le dernier numéro distribué par notre bonne vieille grosse machine à garrocher notre «produit» à la grandeur du Québec. Dès le mois prochain, nous joignons un petit distributeur indépendant, celui-là même qui distribue depuis ses débuts la revue *À Bâbord* avec laquelle *Le Couac* a beaucoup d'affinités.

Ce qui nous avait fait hésiter longtemps à faire ce saut, c'était de perdre notre couverture de l'ensemble du territoire québécois. Mais après discussion avec le directeur de cette petite entreprise (et non avec son vendeur #22847496), cette réticence s'est passablement dissipée. En effet, même si sa couverture par la route est plus limitée, les régions éloignées peuvent être desservies par des envois postaux.

Voilà donc un deuxième niveau, celui de la distribution, où vous pouvez nous aider. Vous connaissez un petit dépanneur sympa dans votre quartier qui ne distribue pas *Le Couac* et où notre oiseau ferait bonne figure? Présentez notre journal à son propriétaire et dites-lui de nous contacter pour être mis sur la liste de points de vente de notre nouveau distributeur. La tabagie où vous achetiez *Le Couac* ne semble plus le recevoir depuis le changement de distributeur, mentionnez-nous le par courriel au info@lecouac.org ou par téléphone au 514 596-1017.

Comme ça, si tout le monde s'y met, on va assurer non seulement une transition réussie avec notre nouveau distributeur, mais peut-être même découvrir une foule d'endroits sympas où notre canard pourra faire son nid. Nous poursuivons en cela la même idée que le mois passé: au lieu d'être des «lecteurs-consommateurs», soyez des «lecteurs-acteurs».

Ce journal n'appartient à aucun grand groupe de presse. Il appartient à ceux qui le font autant qu'à ceux qui le lisent. Ce sera d'ailleurs le sujet de notre prochain éditto: comment et pourquoi nous voulons faire en sorte que plus de gens collaborent au *Couac*.

L'ÉQUIPE DU COUAC



COURRIER DES LECTEURS

Retour sur «Revoir ce sourire et puis mourir»

Je peux comprendre ce qui vous a poussé à écrire cet article (Le Couac 02-07), mais j'aimerais exprimer un bémol. Sachant que les femmes sont encore minoritaires dans le monde des médias, Radio-Canada y compris, j'aurais mieux compris que vous tapiez sur la tête d'un homme: Bernard Derome, par exemple. En fait, en choisissant de viser un membre d'une «minorité», vous nusez à cette dernière, quelque soit votre intention de départ.

C'est sûr que ça donne un article «punché», mais il y a là un certain manque d'éthique qui ne vous ressemble pas.

Marie Cornelissen

Vous avez d'abord tout à fait raison de sous-entendre que le sourire de Bernard est tout aussi factice (quoique utilisé avec plus de parcimonie) que celui de Pascale. Si je m'en suis pris au sourire de Mme Nadeau (qui en beurre pas mal plus épais) c'est qu'elle représente pour moi le paroxysme de la complaisance radio-canadienne devant les pires affronts démocratiques et écologiques comme celui de la rivière Rupert. C'est son attitude professionnelle que j'ai voulu critiquer à travers son sourire, et non sa personne. De toute façon, je ne pense pas qu'il faille s'empêcher de critiquer qui que ce soit en position minoritaire si cette personne le mérite. Car comme disaient les Zapatistes, contrairement à la richesse, la connerie, elle, est très bien distribuée... même chez les minorités!

Yvon D. Ranger

Retour sur «L'accommodement raisonnable: de la guimauve empoisonnée»

Monsieur de Bellefeuille,

Sachez, premièrement, que les accommodements raisonnables ne sont pas une exception à la loi, mais plutôt une application de celle-ci.

Il y a un monde entre ce qu'une campagne médiatique absurde et ne se concentrant que sur quelques aspects des accommodements a effectivement donné comme information et la réalité à ce sujet. À l'exception d'un reportage du Devoir et d'une émission spéciale de RDI, on a traité du sujet dans un seul et unique but: vendre.

Saviez-vous, par exemple, que la majorité des demandes d'accommodements raisonnables sont faites pour des raisons autres que la religion (handicap, etc.)?

Et que, même pour les demandes religieuses, la majorité est faite par des québécois de souche (et non pas des néo-québécois)? La religion adventice du 7e jour, pratiquée par des petits «purs laines» d'ici, est loin devant les musulmans, juifs ou sikhs en terme de nombre de demandes.....

Votre court article (Le Couac 02-07) est très décevant en son genre.

Non seulement reprend-il les exemples les plus médiatisés, qui justement, ne correspondent généralement pas à de réels

accommodements raisonnables, mais en plus, tout y est confondu.

Le YMCA est, par exemple, tout sauf un accommodement raisonnable!

N'importe quel juge ou médiateur interculturel tranche là-dessus sans la moindre hésitation! [...] L'accommodement raisonnable est une mesure d'intégration. C'est son seul et unique mandat.

Ça peut vous sembler difficile à croire, mais une jeune fille avec la tête recouverte d'un voile à l'école a de bien meilleures chances de s'intégrer aux valeurs québécoises (qui sont celles enseignées, ne l'oubliez pas) qu'en restant à la maison! [...] Je connais des femmes musulmanes qui étudient au doctorat, non mariées, aux parents très peu religieux, qui décident de porter le voile (pas complet, mais même le partiel dérange présentement). Allez-vous me dire qu'elles ne sont pas libres? Moins libre que le premier skinhead (qui a aussi, un style vestimentaire à la lourde signification) ou qu'une femme à moitié nue sur la rue?

[...] Faut pas être trop trop allé se promener en Inde ou en Iran pour penser que les immigrants de tels pays ne font pas leur bout de chemin...ils font 99 % de l'accommodement....et c'est bien ainsi.

[...] Je le répète, les médias ont créé un monstre avec une pratique qui n'est vraiment pas nouvelle (années '80) au Québec ni au Canada qui est devenue un concept fourre-tout, un lieu de défolement facile. Je crois que la commission Taylor-Bouchard (qui ne sont quand même pas les derniers venus dans le domaine) remettra le pendule à l'heure. Du moins, c'est à espérer.

Vincent Duclos

Cher lecteur,

Vous avez en bonne partie raison. J'ai foncé tête baissée contre les «accommodements raisonnables» alors qu'il faudra toute la sagesse de l'éminente commission Bouchard-Taylor pour démêler l'écheveau. Je continue cependant de croire que le jugement autorisant le port du kirpan à l'école est une erreur, une entorse à la laïcité de notre société. Un couteau, même enveloppé dans un étui, est une arme dangereuse. La religion, qu'on invoque pour en justifier le port, n'a au Québec aucune pertinence. Merci de nous lire et de réagir.

Pierre de B.

Les partis verts

Les partis verts sont pour moi une aberration. Une seule préoccupation: l'environnement. Si quelqu'un au Québec créait le Parti Santé (la santé préoccupe encore plus les Québécois que l'environnement) ou le Parti Culture, on s'empresserait de le ridiculiser, et pourtant la pareille existe avec le Parti Environnement, autrement dit le Parti Vert. Et un tel parti obtiendrait jusqu'à 9 % des voix au Québec. Imaginez! Connaissions-nous au moins leurs dirigeants? Nullement. Ont-ils concocté un programme digne de ce nom? Nullement.

Selon certains, le Parti Vert n'est ni de gauche ni de droite.

Comme si on pouvait être nulle part sur l'échiquier politique. Comme si l'environnement n'était pas objet politique en soi dans notre société.

J'en appelle aux électeurs s'apprêtant à voter vert. Je les invite à voter pour un parti qui a étoffé son programme, et dont l'environnement est une priorité. Il faut certes se mobiliser pour l'environnement, mais il n'y a pas que cela. Si la proportionnelle existait, cela aurait peut-être un sens de voter vert, mais elle n'existe pas.

Sylvio Le Blanc

Lettre à André Boisclair

Monsieur,

Depuis que je suis en âge de voter, j'ai toujours voté PQ. Même si j'estimais que ce parti plutôt «bourgeois» – dont le noyau de fondateurs, rappelons-le, était issu du parti Libéral et des restes de l'Union nationale – défendait souvent des idéaux passablement éloignés des miens. J'ai voté pour Lévesque, Parizeau, Bouchard, Landry. Parce que ces hommes incarnaient l'espoir d'un pays bien à nous, garant de la pérennité de notre langue et de notre culture en Amérique – et aussi, malgré tout, une certaine inclinaison pour la social-démocratie, un certain parti pris favorable aux syndicats et aux groupes communautaires (à l'exception de Lucien Bouchard, bien sûr). J'ai quarante-quatre ans et, pour la première fois de ma vie, j'envisage de porter mon vote ailleurs. Je songe sérieusement à voter pour Québec Solidaire, ce drôle de machin dirigé par des rêveurs sympathiques. Parce qu'ils sont peut-être «déconnectés» et idéalistes, mais ils sont les seuls à proposer un réel changement en faveur des laissés-pour-compte et des gagne-petit – qui sont de plus en plus nombreux, comme vous le savez sûrement. Les seuls à nous offrir l'espoir d'une vie meilleure, d'un monde meilleur pour nous-mêmes et pour nos enfants. Je n'entends rien de tout cela dans vos discours. Ni l'objectif indépendantiste (ou ce qu'il en reste...), ni le principe de l'équité sociale. Je n'entends rien du tout. Que du vide. Vous parlez de mettre les syndicats au pas, eux qui sont déjà à genoux. Vous voulez que le Québec devienne «l'endroit le plus accueillant au monde pour le capital». Que voulez-vous faire du Québec, monsieur?... Un paradis fiscal? Un réservoir de main-d'œuvre bon marché? J'en tremble! Je ne voterai pas pour vous, Monsieur Boisclair. Et je n'inciterai personne à le faire. Quitte à contribuer, comme on m'en fait reproche, à la réélection de Charest. Ce serait catastrophique, évidemment, mais vous ne m'avez pas convaincu que ça pourrait être moins pire avec vous. Navré, sincèrement.

Alain Cormier, Joliette

Écrivez-nous!

Le Couac publie les courts commentaires de ses lecteurs. Le courrier électronique demeure la meilleure façon de nous joindre (texte@lecouac.org). Sinon, envoyez une disquette par courrier postal: Le Couac, CP. 222 Succ. D, Montréal (Québec) H3K 3G5.

Où est Mahjoub ?

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que les membres du SCRS (Service Canadien de Renseignement de Sécurité) seraient particulièrement friands d'un nouveau genre de jeu. À l'instar de *Où est Charlie?* Ils pourront prochainement se divertir avec *Où est Mahjoub?*, nouvelle version d'un jeu initialement intitulé *Où est Charkaoui?* en 2005, puis *Où est Harkat?* dans sa version 2006

Les fonctionnaires peuvent en effet s'amuser à suivre les pérégrinations des hommes accusés sous certificat de sécurité, puis «libérés» avec un bracelet GPS qu'ils doivent porter en permanence. Des cartes des villes respectives de chacun des trois hommes permettent de retracer à la secon-

de près les déplacements de ces nouveaux héros. Le jeu est gratuit et limité pour le moment à l'utilisation stricte des membres du SCRS.

On espérait que la cour suprême viendrait déclarer prochainement les certificats non constitutionnels, mais c'est peut-être notre police elle-même qui demandera la libération de Almrei et de Jaballah, toujours enfermés à Kingston, en Ontario, afin de pouvoir s'offrir de nouvelles versions de leur jeu favori!

Informations sur ceux qui ont été ou qui sont encore détenus sous un certificat de sécurité: <http://www.adilinfo.org/index-fr.html> et <http://www.amnistie.ca/content/view/10026/1/>

Invités d'extrême marque

Après le doc Mailloux, Jacques Brassard, Jeff Fillion et Stéphane Gendron, Gilles Proulx était l'invité vedette des Francs Tireurs. Selon l'animateur Patrick Lagacé, ils auraient préféré des gens plus modérés, comme Jean-Paul II ou Pinochet, mais leurs chercheurs auraient été incapables de les rejoindre à temps.



► PLOGUES

La dignité du peuple

Le dernier film du cinéaste argentin Fernando E. Solanas, *La dignité du peuple*, nous permet de très belles rencontres avec ceux qu'il nomme *los nadies* (ceux qui ne sont personne). Se faufilant à travers les différentes classes sociales (toutes affectées par la crise économique qui secoua l'Argentine en décembre 2001) Solanas nous livre des portraits saisissants d'hommes et de femmes qui n'ont pas baissé les bras.

Pourtant leur situation est pour la plupart désastreuse dans un pays où les hommes politiques qui se succèdent au pouvoir semblent courir après le prix du plus incompetent, du plus corrompu et du plus lâche.

Face à ces pauvres types, des héros du quotidien font preuve d'une incroyable créativité pour survivre, tout en aidant ceux qui les entourent. Certains moments de résistance sont tout simplement jubilatoires à voir, comme lorsque des femmes, petites propriétaires terriennes, parviennent à contrer des expropriations en entonnant en cœur l'hymne national argentin dès qu'un commissaire priseur ouvre la bouche.

D'autres moments sont nettement moins drôles, mais tous sont pour le moins instructifs. Si le film n'est plus en salle au moment où vous lirez ces lignes, vous pouvez toujours le voir dans son intégralité (en espagnol seulement) à cette adresse: <http://video.google.es/videoplay?docid=3259252475517173673&q=la>

POUR S'ABONNER

Par téléphone: (514) 596-1017

Par la poste: Le Couac

CP. 222 Succ. D, MONTRÉAL (Québec) H3K 3G5

Adressez votre chèque à: Le Couac.



- Abonnement d'un an: 30,42\$ + taxes = **35,00\$**
- Abonnement de deux ans: 52,15\$ + taxes = **60,00\$**
- Abonnement institutionnel et de soutien: 52,15\$ + taxes = **60,00\$**
- Abonnement de groupe d'un an (10 copies par parution): 225,98\$ + taxes = **260,00\$**
- Abonnement d'un an à l'étranger: 43,46\$ + taxes = **50,00\$**

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ Téléphone _____

Courriel _____

Le Couac

c.p. 222 succ. D, Montréal, Québec, H3K 3G5 Téléphone: (514) 596-1017



Vous voulez collaborer au Couac? Vous pouvez nous faire parvenir vos textes (max. 700 mots)/dessins/photomontages par courriel, via notre site Internet: www.lecouac.org.

Fondé en 1997 par Pierre de Bellefeuille et Jean-François Nadeau «Vice-président à l'information et éditeur adjoint»: David Ledoyen Co-Rédacteurs en chef: Bruno Dubuc, David Ledoyen, Simon Tremblay-Pepin

Collaborateurs: Isabelle Baez, Normand Baillargeon, Pierre de Bellefeuille, Ulysse Bergeron, Roméo Bouchard, Idéal du Chanbor, Claude G. Charron, Ève-Lyne Couturier, Marc-André Cyr, Pascal Grenier, Clôde de Guise, Eric Martin, Serge Mongeau, Michel Rioux, Valentin Tardi, Pierre Vadeboncoeur, Ramon Vitesse.

Illustrations et photos: Boris Charb, Dandelion, Luc Giard, Serge Ferrand, Neves, Marco Silvestro, Monaerik, Ramon Vitesse.

Graphisme: France Mercier

Imprimé par: les travailleurs et travailleuses syndiqué-es de Payette et Simms inc.

Distribué par: Messageries de Presse Benjamin Inc.

Nous remercions chaleureusement *Charlie Hebdo* pour sa collaboration.

Abonnement et publicité: (514) 596-1017

ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369

Imprimé au Québec

Comment les médias québécois ont accrédité le dégel des frais de scolarité

L'INDIVIDU QUI OCCUPE ACTUELLEMENT LE FAUTEUIL du premier ministre du Québec a annoncé récemment qu'il dégèlerait les frais de scolarité lors du prochain mandat qui, selon toute probabilité, l'attend si l'on considère l'ineptie de « l'opposition ».

Cette idée, un clou de plus dans le cercueil du projet d'une éducation universellement accessible élaboré lors de la Révolution tranquille, ne manquera pas de réjouir les recteurs, les journalistes et éditorialistes qui ont préparé le terrain ces derniers mois, manquant par là à leur devoir institutionnel et intellectuel.

La dépolitisation du débat sur le financement de l'éducation, doublée d'une dépolitisation de la pratique journalistique, conduit les médias à couvrir cet enjeu sur la seule base de l'attitude des protagonistes, sur laquelle on a plaqué des schèmes narratifs simplistes.

Le résultat est une légitimation de l'idéologie néolibérale, du fatalisme économique et de l'adaptation stratégique comme dernière « liberté citoyenne », le tout sous le mode irréflecti d'un renoncement pieux qu'appellerait le Progrès.

Des schèmes narratifs ridicules

Une première caractéristique de ce débat superficiel est l'oubli de la nature publique des institutions d'enseignement supérieur, et la responsabilité inhérente des gouvernements de les financer à la hauteur de leur mission. Cela est d'autant plus facile qu'on postule d'emblée que les finances publiques ne permettent plus de financer l'éducation : il faut donc trouver une nouvelle vache à lait.

L'analyse politique, chez nos scribouillards, se réduira à des schèmes « narratifs » (sic) issus tout droit des fables moralistes à deux sous ou encore des scénarios hollywoodiens.

1. Misérabilisme

C'est donc l'histoire d'une école qui n'a pas d'argent. Il faut en mettre dedans, mais le gouvernement n'en a pas, et n'en aura pas non plus, même s'il le voudrait bien, car il est vertueux lui aussi même s'il est ultracapitaliste et anti-État, ce qui explique son air contrit.

2. Courage devant l'adversité, sacrifice et don de soi

C'est l'histoire du héros confiant qui ose faire le nécessaire malgré la douleur, un peu comme on euthanasie un vieux chien malade, la larme à l'œil.

3. Résister à la corruption, défier la tradition

C'est Jean Charest qui, bravant l'impopularité, risque sa peau pour accomplir une tâche rebutante, mais historiquement inévitable. Il ose « briser le tabou » et affronter les méchants « groupes de pression » étudiants, qui ne manqueront pas de « monter aux barricades » pour défendre leurs privilèges (et entraver le Progrès).

4. Se serrer les coudes, faire sa part

Il demandé (à contrecœur) aux étudiants de faire leur part, en bons partenaires du développement des instruments de « création de la richesse » que sont les universités. C'est ici qu'intervient le stéréotype qui stipule que « chacun doit faire sa part », variante 2007 du « chacun doit mettre de l'eau dedans son vin » de la grève étudiante de 2005.

Voici la responsabilité du financement de l'éducation partagée « équitablement » (sic!) par les deux acteurs en présence, ce qui a l'avantage d'éclipser le caractère spécifique de l'État comme agent de redistribution de la richesse collective. La poche d'un étudiant de collège et assiette fiscale étatique sont indifférenciés. Et chacun doit « faire son bout de chemin »...

Cela a aussi l'avantage de présenter celui qui refuse toute concession comme un « jusqu'au-boutiste » incapable de « travailler avec les autres », celui qui veut tout avoir, l'opiniâtre désagréable et inflexible.

5. Être de son temps, reconnaître les « faits », faire face à la réalité, être réaliste

Aucune analyse de classe. Le conflit social n'existe pas. Les néolibéraux n'affament pas l'État depuis 30 ans. C'est simplement que le gel a « fait son temps », qu'il « a vécu », passé de mode comme le fuschia ou les guitares pianos.

La nécessité temporelle se joint ici à la nécessité économique, à laquelle il faut ensuite ajouter le troisième ingrédient : l'élément culpabiliste. « Ah ! On ne peut plus se le permettre », sans qu'on sache trop pourquoi, ni comment on se le « permettait », jadis, dans l'âge d'or révolu.

La gratuité scolaire ? Une hérésie, une folie qui ne marche pas et coûte trop cher ! Et, du reste, pourquoi voulez-vous abolir les frais alors que la nécessité économique commande de les hausser ?

The end

Et c'est ainsi qu'une bande d'ignares qui jouent les économistes, pressés de tirer l'échelle derrière eux, auront accablé des étudiantes monoparentales de 500\$ de plus par année avant d'aller bruncher à L'Express. Parce que, du moment qu'on ne pense pas, ça se comprend très vite comme une belle histoire toute simple avec un héros, des péripéties, des adjuvants et une finale logique, comprenant même une belle morale d'abnégation judéo-chrétienne.

Poignarder l'éducation supérieure en versant des larmes de crocodiles : voilà précisément ce qu'ont fait les médias québécois. La vérité ne les intéresse pas : ce n'est pas une bonne histoire...

ERIC MARTIN

* L'auteur a collaboré à une recherche sur la gratuité scolaire que les éditorialistes ont soigneusement ignorée, quand ils ne l'ont pas discréditée sans argumenter

L'élite médicale, surtout côté anglo, se moque de nous

ON DIRAIT, MA FOI, QUE L'AUGMENTATION DU BUDGET DE LA SANTÉ ÉCHAPPE À TOUT CONTRÔLE. Prenez le cas du projet de deux mégahôpitaux, un franco et un anglo, que, de guerre lasse, le gouvernement Charest a approuvé, et dont le coût prévu augmente continuellement. On parle maintenant de 3,6 milliards. L'expérience des grands projets montre que le coût final est généralement de 50% de plus.

On comprend que le Dr Denis Roy, directeur du Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM), songeant au coût, ait comparé les mégahôpitaux au château de Versailles entouré de palais luxueux.



Pourquoi deux mégahôpitaux ? Un seul serait suffisant, mais le milieu anglo, groupé autour de l'hôpital de McGill, ne veut pas entendre raison. Il est d'autant plus fort que le milieu franco, avec une bonnasserie qui nous est malheureusement typique, tente d'éviter la chicane.

Il s'est quand même constitué une Coalition pour un seul centre hospitalier universitaire dont le porte-parole, le Dr. Denis Lazure, ancien ministre des Affaires sociales, jouit d'une grande crédibilité. La coalition se plaint du peu d'intérêt que les médias portent à la question.

Des discussions ont lieu depuis un bon moment sur un éventuel partage des spécialités, mais McGill ne fait aucune concession. Les négociations sont au point mort.

Deux autres questions se posent. En premier lieu, quel réseau hospitalier répond le mieux aux intérêts du Québec ? Ensuite, quels sont en l'occurrence les droits de la minorité anglo ?

Les intérêts du Québec

La Coalition pour un seul centre hospitalier universitaire fait état des données suivantes :

- 78% des membres du Collège des médecins formés à Montréal l'ont été à l'Université de Montréal (UdeM).
- Il en va de même pour 81% des membres de l'Ordre des dentistes formés à Montréal.
- De même pour 83% des bacheliers de l'Ordre des infirmières formés à Montréal.
- Et 100% des pharmaciens formés à Montréal.

McGill fournit moins de 10% des médecins exerçant au Québec puisque la majorité de ceux qu'elle forme s'exilent. Selon le Conseil médical canadien, les finissants en médecine à l'UdeM sont les meilleurs au pays.

Les sondages révèlent que moins de 30% de la population de Montréal est favorable à la construction de deux mégahôpitaux.

Quant à la population hors Montréal, elle a tout lieu de s'inquiéter d'un projet gigantesque qui absorberait une telle part du budget santé qu'il ne resterait que des miettes pour les régions, où les besoins d'améliorations sont criants, à Québec, Sherbrooke, Rimouski et ailleurs.

Les droits de la minorité

Faut-il rappeler qu'il n'y a au Québec qu'une seule langue officielle ? La minorité anglo jouit de puissants appuis dans le secteur privé. Ces ressources, alliées à la bonne volonté des Québécois, permettent à des institutions comme McGill de se maintenir et de se développer. Des institutions du côté franco servent à l'occasion la population anglo, selon une pratique très à la mode, sous le nom d'accommodement raisonnable.

Ne soyons pas naïfs. La paix règne au Québec, mais il n'y en a pas moins un conflit entre les langues. Lorsque l'anglais étend son emprise, le français en est fragilisé. Or l'anglais n'a pas les mêmes droits que le français. On lui attribue des droits historiques, mais l'État ne doit pas accorder à une minorité les avantages de la majorité. La Charte de la langue française est parfaitement légitime.

PIERRE DE BELLEFEUILLE

La cuvée Fondue Tonneau 2007

CA Y EST. On atteint le fond du tonneau. Cela s'appelle « Ma fille, mon ange ». C'est produit par l'un des frères Re-milliards et plus mauvais que cela... Bon, Michel Côté et Karine Vanasse sont d'excellents comédiens. Fini les éloges. Ça commence avec une voix d'homme dont le son est tellement mal pris qu'on ne comprend pas ce qu'il dit... (où sont les millions du budget ?). Tout au long on se sent prisonnier à l'intérieur d'un énorme violoncelle qui rend une ouverture de porte angoissante... vous voyez le genre ; qui meuble le scénario... scénario tellement con qu'à la fin c'est un petit rendez-vous, digne d'une pièce écrite par un enfant, qui

explique l'intrigue ! Et que dire des clochettes qui tintent chaque fois qu'on voit la face d'ange de la fille ? Agaçant ? Non : stupide à l'os. La grande ville va manger vos enfants ! Bons bourgeois de Québec prenez garde ! C'est tellement mal dirigé que seuls les bons acteurs s'en tirent même si leur jeu en devient inégal. C'est ça un film québécois ? une grosse pub payante pour les producteurs.

Rendez-vous, vous êtes cernés

Et cette vilénie ouvre les 25^e Rendez-vous du cinéma québécois ? Qu'on devrait d'ailleurs nommer Les Rendez-vous du clonage

hollywoodien. À la soirée d'ouverture il y avait beaucoup d'artisans mais surtout des chromés invités du distributeur ; des favoris du système. Très peu de cinéastes dans une marée de testostérone prétextuelle et dédaigneuse : le monde de la pub, du show business, du toc et du clinquant prenait la place des créateurs, créatrices, auteurs, auteures qui font le cinéma québécois par opposition à ces gens qui s'empressent les poches en usurpant les enveloppes gouvernementales... Rendez-vous, cinéastes ! Vous êtes cernés ! Consternant...

IDÉAL DU CHANBOR

Un rappel péquiste

Suite au désormais tristement célèbre « fini le temps où le PQ était copain-copain avec les syndicats » d'André Boicclair, Bernard Landry s'est porté à la rescousse de la réputation de son parti :

« Est-ce qu'on était copains quand on a coupé 20 % des salaires dans la fonction publique ? Est-ce que c'est dans une atmosphère de copinage que s'est faite la Loi sur les services essentiels ? Est-ce que c'était dans une atmosphère joyeuse que l'on a fait face à une grève des infirmières ? » (La Presse, 31 janvier 2007).

Ouf ! La réputation du PQ est sauve : ce parti était déjà du patronat du temps de Landry. Merci du rappel, Bernard.

Bernard Landry

« Je n'ai jamais dit que je voulais faire un « putch ». Vous m'avez, encore une fois, mal compris. J'ai seulement dit que je voulais un verre de « punch ». Ce qui, vous en conviendrez, n'est pas la même chose ».

Bernard Landry (bis)

« Quoi ? Vous m'avez demandé quelque chose ? Vous me demandez... Non ? Vous êtes certain. Bon, parfait, j'avais cru entendre quelque chose ».

Pour apprendre à vivre avec les néo-Québécois et les néo-ruraux

Pas besoin du code de vie d'Hérouxville

JE SUIS UN HOMME DE RÉGION ET UN QUÉBÉCOIS ENRACINÉ. Mais je trouve lamentable et choquant le débat venu d'Hérouxville. À l'heure où nous entrons dans la plus grande migration humaine et le processus de métissage le plus important de toute l'histoire de l'humanité, j'ai l'impression d'être ramené 50 ans en arrière, à l'époque de la Grande Noirceur et de la peur des étrangers et de l'extérieur si longtemps entretenue par le clergé et nos élites, pour protéger notre identité canadienne-française-catholique et rurale dans une Amérique anglophone-protéstante-industrielle et urbaine.

Le Québec d'aujourd'hui, aussi bien à la campagne qu'en ville, n'a plus rien à faire avec cette société fermée et peureuse. Les jeunes Québécois sont désormais affranchis de la peur de disparaître, ils sont sûrs d'eux-

mêmes et ils s'affirment ici et partout dans le monde avec enthousiasme. Les jeunes Montréalais de toute origine se côtoient, parlent québécois et s'accrochent tout naturellement de leurs différences de couleur et de culture. À nous de leur transmettre notre histoire, notre culture et l'amour de notre territoire.

Ce n'est pas Hérouxville qui peut nous apprendre comment s'ouvrir à ce métissage humain qui envahit l'Occident tout en restant nous-mêmes, mais bien Montréal, qui a compris déjà que nous avons tous à gagner de ce partage des cultures. Nos dirigeants ont la responsabilité d'encadrer ce processus d'intégration. Cela ne peut se faire sans accommodements et, bien sûr, sans qu'il faille, à certains moments, établir des balises pour éviter l'intolérance aussi bien que l'invasion des

intégrismes religieux et culturels et la formation de ghettos. En région, nous avons tous à apprendre de Montréal à ce chapitre, d'autant plus que les villages traditionnels et dépeuplés ont à faire face à une réalité semblable avec l'arrivée parfois massive des néo-ruraux venus de la ville, métissage non moins délicat et essentiel. «L'étranger a toujours quelque chose à nous apprendre», disait une femme de mon village.

Vigneault a raison de chanter: «*ma maison est votre maison et les humains sont de ma race*», car le peuple québécois est un peuple naturellement ouvert au monde. Les premiers Français en Amérique ont été séduits par les Amérindiens, et, contrairement aux colons britanniques qui les ont pourchassés, ils se sont mélangés avec les autochtones pour explorer l'Amérique d'un bout à l'autre et apprendre d'eux

à survivre dans cet immense continent. Les Canadiens français ont par la suite intégré les vagues successives d'immigration écossaise, irlandaise et

neau à la fin de sa vie: «*immigrants de tous les pays du monde... grand pêle-mêle d'erreurs et de vérités, poussés à ce commun rendez-vous pour fondre en unité toute la famille humaine*».

Je souhaite de tout mon cœur que notre bon sens et notre ouverture d'esprit et de cœur

Avec Hérouxville, j'ai l'impression d'être ramené à l'époque de la Grande Noirceur.

autres, et les Québécois que nous sommes devenus sont même en voie d'intégrer lentement la minorité anglophone qui nous dominait hier encore.

Nous n'avons pas besoin du code de vie de Hérouxville pour apprendre à vivre avec les néo-Québécois et les néo-ruraux. Bien au contraire, le Québec de demain sera appelé à jouer un rôle important dans ce grand mouvement de métissage humain qu'entrevoit déjà Papi-

reprennent vite le dessus sur ces voix rétrogrades qui ne représentent ni Montréal ni la campagne d'aujourd'hui, car, comme l'écrit François Vigneault, le fils de l'autre: «*ailleurs, de moins en moins ailleurs; ici, de moins en moins ici; nous habitons une distance dont le ciment s'effrite aux racines du cœur*».

ROMÉO BOUCHARD,
auteur de «Y a-t-il un avenir pour les régions?»

Aubaineville (1/2)

DANS L'ACTUEL CONTEXTE POLITIQUE, on peut croire qu'une majorité de résidents du West-Island préféreraient que leurs sept municipalités soient fusionnées en une seule plutôt que de l'être avec la ville de Montréal. Certains en rêvent et pourraient choisir *Aubintown* comme nom de leur nouvelle ville si un jour la chose se réalisait. Le chroniqueur Henry Aubin de *The Gazette* a tellement, et pendant des années, tout orienté sa prose à défendre les privilèges de nos *West-Islanders* qu'il mériterait un tel hommage de leur part.

Il n'y a pas si longtemps, cette région regroupait trois paroisses essentiellement peuplées de parlants français. En moins d'un siècle, ce territoire agricole est devenu urbain, cossu et en majorité anglophone. Plusieurs riches familles du *Golden Square Mile* avaient d'abord choisi de transformer en domicile permanent leur résidence secondaire située sur les bords du lac Saint-Louis. Mais l'attrait de ce merveilleux coin ne devait pas s'arrêter là. De nombreux cadres de grandes entreprises furent également tentés. Quelle aubaine que de vivre dans cette «vraie campagne» sans avoir à traverser de pont afin de se rendre au bureau! Et que dire de ce train de banlieue qui nous amène en plein centre-ville en moins d'une demi-heure!

Dans ce coin privilégié, ce sont moins les cultivateurs vendant leur terre, mais une foule de spéculateurs véreux qui ont su le plus profiter du changement de vocation car, plus qu'ailleurs au Québec, cette région devait connaître un extraordinaire développement de son infrastructure. Aux deux lignes de chemins de fer se sont ajoutés un aéroport international et deux autoroutes. Tout homme d'affaires fut se devait donc de savoir qui courtiser, surtout dans la capitale canadienne, afin de connaître mieux que d'autres l'information qui, du jour au lendemain, le catapultera personnalité de l'année de... *The Gazette*. Et il a maintes fois fallu par la suite savoir à qui donner une petite enveloppe à Québec afin d'obtenir la charte d'une nouvelle cité permettant de tasser les élus du village dont on avait déjà découpé la campagne environnante en petits lots rentables.

Ces *money makers*, en majorité unilingues anglophones, sont souvent devenus politiciens au municipal. On peut dès lors supposer quelle strate socioculturelle, tant comme entrepreneurs que comme politiciens, de tels unilingues ont favorisé comme implantation dans leur patelin. D'autant plus que ce sont de cadres jouissant de hauts revenus et unilingues à l'époque, qui pouvaient le plus se permettre d'habiter un tel coin privilégié des dieux. L'Ouest de l'île devint le *West-Island*.

Mais à partir des années soixante, cette population bossant à Montréal et retournant le soir dans son douillet dortoir a commencé à craindre pour sa quiétude. Première grosse réaction: le soir du 15 novembre 1976. Ce soir-là, le comté de Pointe-Claire a viré au bleu, au bleu de... l'Union nationale, un bleu de colère face à un Robert Bourassa. *What a shame* que de déclarer le français langue officielle pour tout ce beau monde ne parlant qu'anglais!

Encore en 1976, l'arrivée au pouvoir du Parti québécois avait fait que de nombreux résidents du *West-Island* avaient tout vendu et fui vers l'Ontario. Cela s'est traduit pas une chute de la valeur des maisons. Et il n'a fallu que quelques Galganov grinchant à leur radio, pour que tous ceux qui ont osé rester tremblent de peur. Quelle horreur que cette loi 101! Et que dire du référendum à venir? Une victoire du OUI signifierait «la fin du Canada». Habitué aux rages de dent, leur député dentiste, William Shaw, s'affaira à les rassurer et juste avant le fatidique 20 mai 1980, il publia *Partition, the Price of Quebec Independence*. Opération inutile: à part un cercle restreint d'Anglos, rares sont ceux qui avaient entendu parler de l'existence du pamphlet du petit dentiste.

Le NON gagnant de 1980 ajouté à la charte des droits de Trudeau de 1982 permettra enfin aux *Westislanders* de respirer. Mais pas pour longtemps. En 1988, c'est encore Bourassa qui fait des siennes. Imaginez: ce faux jeton ose utiliser le «nonobstant» pour contrer un jugement de la Cour suprême ayant trouvé déraisonnable que

l'anglais soit banni de l'affichage commercial. Un parti ethnique faussement dénommé «Égalité» se devait donc d'être fondé, mais on ne refusa pas l'erreur de 1976. Aux élections de 1989, afin de ne pas diviser le vote fédéraliste et permettre ainsi aux séparatistes de gagner, on ne présente des candidats que dans des comtés à forte densité wasp. Et on réussit à faire élire quatre députés.

Le lendemain du référendum de 1995 poussera davantage les *Westislanders* dans leur obstiné refus de s'intégrer au Québec moderne, et les résolutions adoptées par leur conseils municipaux démontrent bien que l'on vit ici sur une autre planète. Advenant la victoire du oui à un éventuel prochain référendum, la résolution de Dollard-des-Ormeaux prévoit la tenue d'un autre sur le rattachement de son «territoire» au reste du Canada et celle Pointe-Claire demande au papa fédéral «d'intervenir pour garder en territoire canadien les municipalités qui le souhaitent».

Ces boutes-feux sont fortement encouragés par *The Gazette*. Le 15 mai 1997, ce journal commande un sondage à la question ambiguë à souhait: «*If Quebec has the right to separate, do Quebec's regions do?*» 50% des gens répondent oui. Mais les chroniqueurs du journal sont divisés. Don Macpherson se refuse de cautionner les partitionnistes tandis qu'Henry Aubin souffle constamment sur la braise.

Et c'est déjà depuis plus de six ans que cet Henry Aubin donne constamment son appui aux résidents du *West-Island* dans la saga fusions et défusions, une saga qui n'est pas encore terminée puisque quatre maires du *West-Island* invitent maintenant leurs commettants à voter ADQ le 26 mars, question de punir Charest d'avoir «mal rempli sa promesse» dans ce dossier. Aubin ne dérougit pas. Le 2 décembre dernier il intitule sa chronique: *Return of partition?*

Mais il y a trop à dire sur ce sujet. Votre maso de service vous réserve le reste dans *Le Couac* d'avril. Retenons seulement ici que, si Dumont prend le pouvoir le 26 mars prochain, les maires du *West-Island* pourraient réclamer que leurs municipalités n'en fassent qu'une avec *Aubintown* comme nom. Même avec son manque flagrant de rigueur, Aubin en a tellement fait pour eux.

CLAUDE G. CHARRON

Une pipe pour la paix, est-ce bien suffisant? C'est du moins ce que croyaient les premières nations... Cette bande dessinée raconte l'histoire d'un homme et d'une femme: l'un ancien militant communiste arrivé à 50 ans, l'autre est jeune et en pleine possession de ses moyens.

Sagres, ute, l'Allemagne tout cela me semblait si loin et je me souviens des paroles d'Aragon: «Rien ne vient à sa place dans l'homme, ni les rêves ni sa vie. Si je ferme les yeux Je commence une histoire ou je la reprends... Quelque part dans la mémoire ou dans l'imagination?»



La propreté à Ville-Marie

Voici quelques extraits d'un florilège d'humour involontaire, celui du règlement sur la propreté de l'arrondissement Ville-Marie à Montréal qui entrera en vigueur en juin 2007. À côté de ça, le code de vie d'Hérouxville, c'est de la petite bière...

Sachez tout d'abord qu'il est désormais interdit et sévèrement puni (de 150 à 2000 \$ d'amende) d'uriner, de déféquer, de planter des fleurs, de lancer sa gomme, cigarette ou tout papier dans l'espace public du centre ville de Montréal. De planter des fleurs???

Il sera également interdit, «de monter dans les arbres, les poteaux, les réverbères, sur les monuments, les clôtures, les murets, les bancs, les bornes d'incendie et autres structures». De toute façon, c'est dangereux...

Les propriétaires d'un commerce ou d'un immeuble résidentiel se verront dans l'obligation d'assurer, «sur une base quotidienne», la propreté devant leurs immeubles, mais aussi sur le trottoir situé devant ceux-ci, ainsi que «les 60 premiers centimètres de la chaussée mesurés à partir du trottoir ou de la bordure». Chaussée habituellement bondée d'autos plus ou moins mobiles au centre-ville...

Enfin «il ne sera plus permis de distribuer sur le trottoir des feuillets publicitaires». La fin du journal *Le métro* et du *24heures* serait-elle proche?

La bombe climatique

Le 29 janvier dernier Le Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) se réunissait à Paris pour lancer les conclusions de son quatrième rapport. Il fait et va faire de plus en plus chaud avec une hausse moyenne de la température terrestre de 3°C d'ici la fin de ce siècle. Alerte rouge!

nous en tirer globalement seront de plus en plus réduites.

De plus, depuis 1992 la Banque mondiale gère le fonds mondial de protection de l'environnement. Cela revient incontestablement à confier au renard la sécurité du poulailler, précise le Comité pour l'annulation de la dette du Tiers Monde (CADTM). Il faut lui retirer cette gouvernance et vite.

LES PRÉDICTIONS NE SE DÉMENTENT PAS : fonte des glaces de mer, dégel progressif du pergélisol, diminution de la couverture neigeuse, recul des glaciers, tornades et ouragans de type tropical au nord et sécheresse accrue et prolongée au sud.

Petit rappel historique

Le GIEC a été créé en 1988 par les Nations unies et l'Organisation météorologique mondiale. Ses rapports constituent la plus vaste expertise planétaire sur les changements climatiques. Le GIEC fait le pont entre le monde scientifique et le monde des décideurs. Sur la foi de ses premiers travaux, la communauté internationale a élaboré en 1992, à Rio, la Convention de l'ONU sur les changements climatiques et, en 1997, le Protocole de Kyoto.

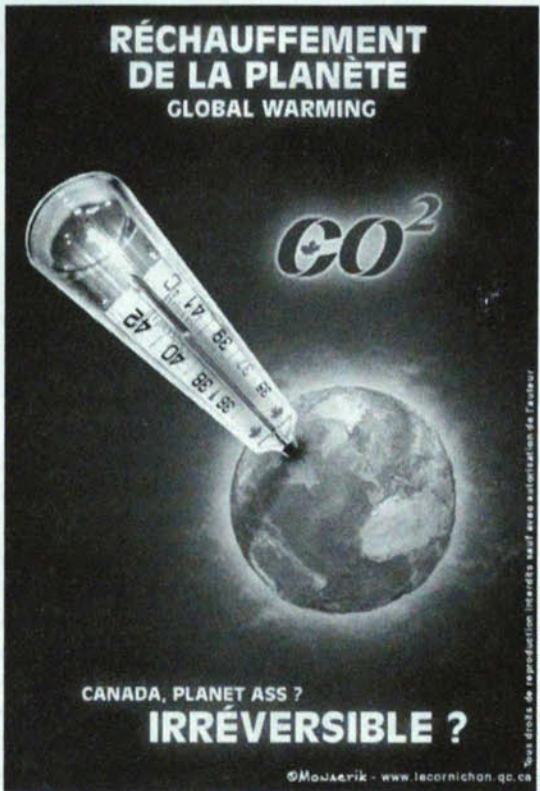
Depuis le début du 19e siècle, la température mondiale a gagné 0,8°C avec une nette accélération au cours des 30 dernières années due aux émissions croissantes de gaz à effet de serre liées à la combustion des énergies fossiles (gaz, pétrole, charbon). Depuis 1997, toutes les années sont plus chaudes que n'importe quelle année depuis plus de 140 ans.

Le renard dans le poulailler

Outre son volumineux rapport, le GIEC a déposé un document synthétique, d'une vingtaine de pages, composé de recommandations pour les chefs d'Etat qui va soulever d'ardents débats et un marchandage « ligne par ligne » dans le cadre du Protocole de Kyoto. L'Union européenne, pour sa part, tente d'engager les pays développés à réduire leurs émissions de 30 % sous le niveau de 1990 d'ici 2020.

Ce n'est un secret pour personne que les changements climatiques auront un impact croissant sur les pays en voie de développement alors qu'ils sont les moins aptes à lutter contre les effets dévastateurs annoncés – sécheresse, absence d'eau potable, famine, épidémie, etc.

Le malheur ne vient pas seul et il y a des oiseaux de malheur connus comme la Banque Mondiale et le Fonds monétaire international (FMI). Les politiques de ces deux grandes institutions, sous la gouverne de Washington, sont largement responsables de l'état critique dans lequel nous nous trouvons. Tant que la Banque mondiale et le FMI vont promouvoir la déforestation et le développement de mégaprojets énergétiques destructeurs de l'environnement, soutenir des projets pour éliminer des zones côtières les mangroves qui amortissent les effets de type tsunami et accorder des prêts aux industries minières, nos chances de



En fait, c'est la structure même du modèle capitaliste productiviste qui nous enfonce de plus en plus dans la merde. La Banque mondiale tente de masquer l'odeur avec un discours de plus en plus « vert ». Un maquillage honteux, voilà tout.

De la Tour Eiffel

L'association militante Greenpeace et le Conseil européen des énergies renouvelables (Erec) ont publié un document intitulé : « [R]évolution énergétique. Vers un avenir énergétique propre et durable ». Ce rapport développe la première stratégie énergétique mondiale qui va permettre de réduire d'ici 2050 l'ensemble des émissions de CO2 de presque 50 % par rapport à leur niveau de 1990. L'objectif est de maintenir le réchauffement de la planète en dessous de 2°C, température au-delà de laquelle tous les experts s'accordent à dire que ses effets seraient absolument catastrophiques. Le scénario proposé prévoit une sortie du nucléaire à l'échelle mondiale à l'horizon 2030 au plus tard, et montre que les énergies renouvelables (éoliennes et solaires en tête) associées à une meilleure efficacité énergétique répondront à la moitié des besoins énergétiques mondiaux d'ici 2050.

Pour marquer le début de la rencontre du GIEC à Paris, les militants de Greenpeace ont déroulé un thermomètre et une banderole sur la Tour Eiffel portant le message « it's not too late » qui se traduit par « il n'est pas trop tard ». Sans être totalement pessimiste, combien de tours, que ce soit la Tour Eiffel, la Tour du CN ou d'autres, faudra-t-il escaler avant que le message porte ? Parlez-en à Harper et son nouveau ministre de l'Environnement John Baird qui ne sont pas « chauds, chauds » à l'idée des changements climatiques et plutôt réticents à appliquer les engagements du Protocole de Kyoto. Cela donne froid dans le dos. Et s'il n'est pas trop tard... il se fait tard, très tard!

CLÔDE DE GUISE

Le GIEC en 4 temps

1990 : 1er rapport du GIEC. Confirme la réalité des changements climatiques.

1995 : 2e rapport. Pas de doute les activités humaines influencent le climat

2001 : 3e rapport. D'ici à 2100, la hausse de température sera comprise entre 1,4 et 5,8 °C.

2007 : 4e rapport : Les prévisions de hausse de température au XXIe siècle oscilleront entre + 2 à + 4,5 °C.

Cheval de Troie

La NSA (service de renseignements américains spécialisé dans l'espionnage des télécommunications) a participé « gratuitement » (sic) à l'élaboration du dernier système d'exploitation (avouez que le nom parle de lui-même) de Microsoft, le déjà très réputé en matière de sécurité, /Windows Vista/ (WV). Les deux buts avoués par la NSA sont de mieux pouvoir intercepter les communications étrangères terroristes et de renforcer la sécurité des informations échangées avec WV (nous n'y sommes pour rien quant à l'apparente incompatibilité de ces deux buts).

Si jamais vous perdez des renseignements utiles sur votre ordinateur, contactez immédiatement la NSA; ils auront probablement un double de votre disque dur, ne soyez pas inquiets.

Un Irakien positif

« Les Américains m'ont pris tout ce que j'aimais : ma terre, ma femme, mes enfants, ma maison, ma dignité. Une chance qu'ils amènent la démocratie sinon je serais en beau tabarouette ».



C'est nickel

Si vous voulez voir un petit vidéo assez instructif qui montre comment une compagnie minière canadienne s'y prend pour expulser des habitants guatémalthèques de leur terre ancestrale pour y exploiter du nickel, allez au <http://www.youtube.com/watch?v=Q20YxkM-CGI>.

Dans le résumé du vidéo, on peut lire : « Skye Resources [la compagnie en question] claims that they maintained » « a peaceful atmosphere during this action. » En effet, le vidéo l'illustre bien, c'était « nickel » comme job de bras...

Chronique « le Nord et le Sud »

Le Couac, ne reculant devant aucune terre inhospitalière pour vous informer, a envoyé au péril de leur vie deux de ses correspondants à l'étranger couvrir les antipode du globe pour vous. C'est ainsi que durant les prochains mois Ulysse Bergeron nous écrira du Nunavut canadien et Ève-Lyne Couturier de l'Afrique du Sud. Le concept? Un thème leur est imposé à chaque mois, et le lecteur du Couac se régale du choc des cultures, des contrastes et des dizaines de degrés Celcius qui les séparent!

Premières impressions



Depuis mon arrivée sur la Terre de Baffin, il y a deux semaines, la température s'est

plutôt montrée clémente. Mais hier, l'hiver s'est finalement pointé le bout du nez. Un vent qui descend du Nord a cogné à la porte de ma petite maison sur pilotis. J'en ai alors profité pour éteindre la lumière, la musique et je l'ai écouté. Des traînées poudreuses glissaient comme des serpents sur les rues de terre battue recouverte d'une épaisse couche de neige. Il soufflait froid et blanc. Mais les gens d'Iqaluit diraient qu'il soufflait tout simplement, car le froid semble être un concept qui n'existe qu'à partir de -40.

Voilà. Je demeure maintenant dans un minuscule appartement trois pièces, d'où il est possible, lorsqu'on jette un coup d'œil par la fenêtre avant, d'avoir une vue sur la baie Frobisher, une immense étendue de glace accidentée par le va et vient des marées, qui s'étire vers l'est jusqu'à l'océan Arctique. C'est là, sur la baie, qu'avec ses minuscules habitations rectangulaires et colorées, la capitale nunavoise – ancienne base militaire américaine devenue aujourd'hui le centre politique et culturel du Nunavut – prend l'allure d'un village Lego oublié dans un banc de neige.

Le nez au vent, emmitoufflé dans mon parka, j'ai passé plus d'un après-midi à observer les contours de cette ville isolée, de près de 7000 habitants, qui subit depuis quelques années un boom démographique sans précédent. Iqaluit a tout d'une carte postale qui respire le calme et le bien-être.

Mais les premières impressions sont trop souvent faites de chimères, de faux-semblants et de perceptions biaisées. Elles sont là pour disparaître ou du moins pour être refaçonnées. Je le sais. Et le Nunavut ne fait pas exception à la règle. Derrière l'exotisme des glaces, les espaces immaculés, derrière ces rencontres amicales et les sourires des Inuits, il y a la réalité. Celle qui dérange. Celle qu'on ne voit pas, mais que tous ici connaissent.

Et ça frappe. Toutes catégories confondues, le Nunavut détient le taux de criminalité le plus élevé au pays. Très malheureusement, le territoire est le royaume canadien des suicides, des crimes avec violence, des agressions sexuelles et de la violence conjugale. Mais cette réalité, le Sud l'a oubliée dans la noirceur de l'Arctique préférant de loin les lueurs des aurores boréales aux problèmes sociaux qui s'enracinent dans la toundra canadienne.

Ainsi, au Canada, au-delà des deux solitudes qui s'affrontent constamment, force est d'admettre qu'il en existe une troisième. Et celle-ci est nordique. Mais elle est à ce point laissée à elle-même qu'elle est pour plusieurs inexistante.

ULYSSE BERGERON

Premières impressions



Vous savez, quand on part, il est parfois difficile de réaliser le trajet parcouru. Hier encore

j'étais à des milliers de kilomètres d'ici? Là-bas, si loin, vivent ceux que j'aime? Impossible! Avec le temps, la réalité finit par s'incruster. L'Afrique du Sud fut longue à se matérialiser. Parce qu'en plus du pays, c'est un continent que je venais voir. Mais ici, apartheid aidant, on se sent ailleurs. Des Blancs partout. Des Noirs qui semblent partager plus de ressemblances avec leurs cousins des États-Unis que ceux au nord d'eux. Longtemps, on a forcé sur eux la culture occidentale, longtemps on leur a dit que la civilisation, ce n'était pas eux qui l'avaient. Et on le sent. Constamment.

En arrivant, la première chose qui m'a frappée, ce sont toutes ces maisons pourvues de mécanismes de défense contre les invités indésirables. Pointes et tessons de verre sur les murailles, lignes électrifiées, chiens de garde, système d'alarme, garde privée... Le problème de sécurité a créé une industrie lucrative en Afrique du Sud. Il n'y a qu'à voir les hélicoptères dans le ciel. Ce sont généralement des engins de compagnie privée qui veillent au bien-être des riches et plus ou moins célèbres de la ville. Ainsi, toutes les maisons, mêmes celles des townships, c'est-à-dire les anciennes banlieues réservées aux Noirs et qui sont maintenant la résidence des plus pauvres, sont équipées pour faire peur.

Ensuite, d'une banalité accablante, c'est la conduite à gauche qui m'a déstabilisée. Il est important de toujours être alerte et de bien regarder de chaque côté de la rue, de s'y attarder une seconde de plus que d'habitude. Parce que les voitures arrivent de l'autre sens. Tout est à l'envers. C'est dangereux pour les piétons étourdis. Dans une ville où le feu rouge n'est pas obligatoire, vous imaginez bien qu'il faut rester à l'affût. Les risques de « rapt » étant grands, il est conseillé de ne jamais s'arrêter, et encore moins de demander son chemin. Quand on se perd, on roule jusqu'à ce qu'on se retrouve. Imaginez de conduire dans ce trafic infernal... En plus, toutes les automobiles sont manuelles, il faut réapprendre le changement de vitesse et l'ordre des pédales.

Alors que nous circulions dans les rues de cette immense ville, les vitres montées et les portes barrées, c'est aussi l'architecture que j'ai regardée. Nous ne sommes pas allés dans les nouveaux lieux chics et à la mode, nous concentrant plutôt sur le « vieux » centre-ville et les « vieux » quartiers. Vieux veut dire « qui existaient avant 1994 », avant les élections libres, avant que les Noirs prennent le pouvoir. Lorsque ces derniers eurent enfin le droit de circuler librement dans leur pays et de s'installer où ils le désiraient, l'élite financière s'est retranchée dans le nord de la ville, fuyant les manifestations et peut-être un peu le poids de l'Histoire. Ce qui est resté derrière eux est des immeubles arts déco qui ont besoin d'être retapés et des tours désertées. À tous les coins de rues, on nous propose des bureaux à louer. Tout est vide. Ou presque. Le mondial de foot de 2010 arrive. Bientôt, le centre-ville se transformera en une belle carte postale que les touristes pourront envoyer à leur famille.

Tout est tellement plus beau quand c'est propre.

ÈVE-LYNE COUTURIER

INTRODUCTION À L'ÉTHIQUE

10/12 : GRANDEUR ET MISÈRE DES ÉTHIQUES DE LA VERTU

ON A VU QUE LES ÉTHIQUES DE LA VERTU SUSCITENT UN INTÉRÊT GRANDISSANT et que bien des penseurs contemporains renouent aujourd'hui avec cette très ancienne tradition et des idées qu'Aristote, déjà, avait formulées et défendues de manière exemplaire. On appelle d'ailleurs parfois ces éthiques arététiques — en référence au mot grec (*arête*) qu'Aristote utilisait pour dire vertu.

Rappelons l'idée centrale de tous ces penseurs. Contrairement aux déontologues ou aux utilitaristes, ils considèrent que c'est moins des règles abstraites que le sujet moral devrait suivre que son caractère et ses traits de personnalité désirables. Quel genre de personne faut-il être pour vivre une vie florissante? Voilà la question. Et la réponse est: une personne qui cultive les vertus, une personne vertueuse.

Voyons à présent deux importantes critiques qui ont été adressées à cette position.

Relativisme?

Une première difficulté tient au relativisme et au danger d'ethnocentrisme que certains pensent inhérents et fatals aux approches arététiques. C'est que, de fait, il semble bien que les vertus prônées ici soient différentes de (et parfois contradictoires avec) celles qui sont prônées là.

À Sparte on vantait le courage, ailleurs la non-violence; ici, la polygamie, là le célibat; le savoir et la curiosité intellectuelle sont vantés ici et la modestie intellectuelle là. Que croire? Faut-il trancher? Comment? Et comment justifier autrement que par le hasard de la naissance l'adhésion à et la promotion d'un ensemble donné de vertus? Et si c'est le cas, ne nous trouvons-nous pas devant une forme inacceptable d'ethnocentrisme? En défendant telle liste de vertus, différente de telle autre, n'est-on pas simplement en train d'exprimer nos préjugés quant à ce qui est acceptable

(et que nous appelons des vertus) et ce qui est inacceptable (et que nous appelons des vices)?

Voyons deux réponses que les défenseurs des éthiques de la vertu pourront donner à cette critique.

Ils pourront d'abord se rabattre sur l'idée que ces différences et contradictions sont plus apparentes que réelles et soutenir que, si on fait abstraction de certaines données contextuelles, historiques ou sociologiques, il y a une très forte convergence des vertus humaines, justement parce qu'elles reflètent la nature humaine. Les éthiques de la vertu conduisent ainsi à la naturalisation de l'éthique, si centrale dans les réflexions contemporaines — j'y reviendrai dans le dernier texte de cette série.

Mais ils pourront aussi assumer ces différences et proposer que l'apparition d'interprétations différentes des vertus au sein de diverses communautés est un fait éthique et politique capital qu'il faut prendre en compte: c'est la position de ces influents penseurs contemporains appelés communautaristes et dont je parlerai plus loin.

Incomplétude?

Les partisans des vertus ont fait valoir que les morales utilitaristes et déontologiques, avec leur insistance sur la règle à suivre pour adopter une conduite dans une situation donnée, négligeaient déplorablement le caractère du sujet qui agit, ses motivations, sa formation et ainsi de suite, et ont donc insisté sur les vertus et le caractère. Fort bien.

Mais ne reste-t-il pas vrai que bien des dilemmes moraux concernent précisément la question de savoir quoi faire et comment agir et que les vertus ne sont parfois guère utiles pour le déterminer?

Prenons ce jeune homme qui va voir Jean-Paul Sartre en 1940 et qui hésite

entre participer à la résistance clandestine et rester auprès de sa mère, qui a besoin de lui. Lui dire: « Sois courageux »; ou: « Sois bon »; ou encore: « Fais ce qu'un être vertueux ferait », ne sera pas d'un grand secours!

Sans rien dire des cas où deux vertus entrent en conflit: votre ami est cou-

Bien des dilemmes moraux concernent précisément la question de savoir quoi faire

pable d'un crime et votre vertu d'amitié incite à le protéger, mais votre vertu de justice vous incite à le dénoncer!

Les théoriciens de la vertu pourront répondre que ces dilemmes sont bien réels, y compris pour toutes les autres théories éthiques. Ils ajouteront en outre que la référence à des êtres particulièrement vertueux, admirables, héroïques, peut aider à les résoudre. Je vous laisse juger de ces réponses.

Mais pour plusieurs, la conclusion de ces critiques est qu'invoquer les vertus est dans bien des cas vain et qu'en insistant exclusivement sur elles, les éthiques arététiques se révèlent irrémédiablement incomplètes.

Les communautaristes

Une dernière remarque, que je pense importante et très actuelle. Les éthiques de la vertu sont également défendues par des auteurs qui, en politique, sont très critiques du libéralisme, de sa recherche de la justice (qui est la vertu tenue par les libéraux pour la qualité suprême des institutions politiques), ainsi que de la conception du sujet politique que pose cette doctrine — les libéraux l'envisagent typiquement comme un être rationnel, calculateur, abstrait, sans référence à un genre (est-ce un homme ou une femme?), à

une classe sociale, à une origine ethnique, etc.

Ces auteurs, appelés communautaristes, font valoir, contre la place accordée à la justice et à l'individu calculateur dans la tradition libérale, l'importance du bien et de la communauté. Ils favorisent aussi, contre le rejet moderne des traditions et de l'autorité, la rationalité des traditions, qui fournissent, disent-ils, un indispensable contexte au déploiement de la moralité (et de la rationalité).

On pourrait, je pense, voir dans ces idées une sorte de postmodernisme de droite. Elles impliquent en tout cas qu'il faille encourager le maintien de ces traditions de déploiement des vertus, veiller à leur autonomie, et ainsi de suite.

Mais que faire lorsque deux communautés valorisent des vertus non seulement différentes, mais aussi peu ou prou incompatibles, que ces communautés co-existent et qu'on souhaite permettre à chacune de ces vertus de fleurir.

Ce problème, posé par les communautaristes, est au cœur des débats actuels sur le pluralisme de nos sociétés, sur le multiculturalisme, et, en somme, sur l'accommodement raisonnable.

Une lecture

MACINTYRE, Alasdair, *Après la vertu. Etude de théorie morale*, Presses Universitaires de France, Paris, 2006. Toute récente traduction française d'un livre publié il y a plus de 20 ans en anglais et qui est une des sources du renouveau des éthiques de la vertu. L'auteur est aussi un des plus puissants critiques du libéralisme politique et un célèbre défenseur du communautarisme.

NORMAND BAILLARGEON
baillargeon.normand@uqam.ca

La réduction de la consommation dans la lutte aux GES : une dimension oubliée

LA LUTTE AUX GAZ À EFFET DE SERRE (GES), afin de limiter les changements climatiques, a déjà fait l'objet d'un plan relativement détaillé du gouvernement du Québec, tandis que le fédéral vient de faire l'annonce de projets fragmentés. Aucun des deux niveaux de gouvernement cependant ne fait état de la réduction de la consommation générale comme élément stratégique de son plan. En effet, les initiatives du Québec et du Canada abordent surtout la question sous l'angle des améliorations technologiques et de l'accroissement des investissements, principalement dans les domaines du transport, du bâtiment et de la production énergétique.

Pourtant, le simple fait de réduire la consommation pourrait être une mesure extrêmement rapide, efficace et peu coûteuse. Elle ne nécessiterait que des ressources pour concevoir des campagnes de publicité. La publicité pour inciter à moins consommer serait évidemment « le monde à l'envers ». De toute évidence, aucun gouvernement ne veut actuellement réduire la croissance économique, laquelle est liée directement à la production et à la consommation. Et pourtant, il n'y a pas d'autres moyens réellement efficaces de lutter à long terme contre les changements climatiques et d'aborder dans son ensemble la question de la conservation de l'environnement. L'approche des gouvernements actuels, qui s'appuie sur des investissements toujours plus considérables, est une fuite en avant.

Tant que la publicité omniprésente incitera les gens à consommer toujours davantage, nous assisterons à une course

folle à la satisfaction de faux désirs par des objets souvent non nécessaires. La consommation et la surconsommation (certains parlent d'hyperconsommation) est en lien direct avec l'épuisement des ressources et diverses pollutions, dont le



dégagement de GES. Une mise en application d'une réduction de la consommation n'a pas besoin de décisions au sommet (quoique cela serait bienvenu). Elle peut se faire sur une base individuelle, sans délai, ne demande pas de recherches, de progrès technologiques ni d'investissements importants.

Voici quelques exemples de réduction de consommation qui seraient particulièrement efficaces:

- les voyages en avion: ils sont rendus très populaires, alors que c'est de loin le moyen de transport le plus producteur de GES;
- les maisons et les véhicules « surdimensionnés »: les maisons et les véhicules sont de plus en plus gros, alors que nous avons de moins en moins d'enfants. Cela a un effet important et direct sur la production de GES;

- l'étalement urbain: les banlieues s'étirent de plus en plus, ce qui provoque des déplacements très consommateurs en hydrocarbures, principaux producteurs de GES;
- la consommation de viande: les animaux absorbent des

quantités considérables de céréales pour se nourrir, ce qui nécessite beaucoup d'énergies non renouvelables productrices de GES.

D'autres exemples de réduction peuvent être mentionnés relativement à certains gaspillages:

- les appareils électriques et électroniques qu'il n'est plus « rentable » de faire réparer et qui sont jetés lors du premier problème mécanique. Cela représente un gaspillage considérable de ressources et d'énergie, sans compter qu'il faut les remplacer.
- la fabrication et l'utilisation d'articles de sport motorisés, spécialement les moteurs à deux temps, souvent inutiles voire nuisibles et producteurs de GES.

De plus, dans un contexte de

réduction de la consommation, on pourrait faire la promotion de la consommation d'articles usagés plutôt que neufs et on pourrait chercher à prolonger le plus possible la vie des biens matériels de toutes sortes.

Cette réduction de la consommation amènerait évidemment une décroissance économique. Toutefois, est-ce si grave pour un pays qui est un des plus riches du monde? On peut affirmer qu'ici, ce n'est pas la richesse qui manque, mais c'est l'équilibre dans la répartition de celle-ci.

La réduction de la consommation et l'effet de serre sont donc intimement liés, même si ça ne paraît pas dans les plans québécois et canadien actuels. De plus, la consommation et la nécessité de sa réduction apparaissent évidentes lorsque l'on envisage la question environnementale dans son ensemble. Finalement, la simple recherche de l'équilibre humain dans une société qui court dans tous les sens, amène les personnes qui s'arrêtent à mettre de l'ordre dans leur vie. Alors les priorités sont déplacées en dehors de ce matérialisme irresponsable et immature qui caractérise trop souvent la société occidentale contemporaine.

PASCAL GRENIER,
président du Groupe
de simplicité volontaire de
Québec,

SERGE MONGEAU,
pionnier du mouvement
de simplicité volontaire au
Québec,

Les conseils d'administrations
du Réseau québécois pour la
simplicité volontaire et du
Groupe de simplicité volontaire
de Québec.

ABONNEZ-VOUS!
ABONNEZ-VOUS!
www.lecouac.org

Acommodement raisonnable

« Le prochain qui m'en parle va avoir mon poing sa yeule! », aurait déclaré un Algérien menacé d'extradition avant de retourner dans sa cellule.

Vous aimez lire la satire du Couac?

Vous adorerez écouter **Musironie, la radio-poubelle de gauche**, au www.musironie.com!

Chaque semaine, Alain St-Pierre, Guillaume Lévesque et Bob l'Aboyeur nous présentent les faits marquants des « grands médiocres », les « Bob nouvelles » de la semaine et les perles de l'actualité scientifique, tout ça bien sûr avec une bonne dose d'humour et de dérision!

Musironie est diffusé sur les ondes de Radio-Montréal (CIBL) 101,5 FM, le vendredi de 14 à 16 heures.



Norman Bethune L'admirable histoire d'un héros



JOSE À PEINE ABORDER LA RECENSION DE CE LIVRE consacré à un personnage inouï, Politique de la passion, une vie du Dr Norman Bethune, 1890-1939, chirurgien né en Ontario, ayant exercé sa profession à Montréal, et qui, en 1935, en pleine Crise économique, scandalisé par les conditions sociales des masses, se tourna vers le communisme. En 1936, il se rendit en Espagne en qualité de médecin chirurgien pour combattre Franco, puis en Chine en 1938, pour lutter contre les Japonais, dans les deux cas le fascisme.

Cette vie tumultueuse, dramatique, toujours aux antipodes du conformisme tant sur le plan personnel que public, fut

celle d'un grand imaginaire, passionné, créateur, impulsif, très conséquent néanmoins dans sa carrière de chirurgien puis dans son engagement de 1936 à 1939 comme médecin de guerre travaillant sur le front.

On est ébloui par ce personnage et par les péripéties de son existence. Étudiant en médecine (1912 - 1914), brancardier blessé à Ypres pendant la Grande Guerre, reçu médecin en 1916, retourné à la vie militaire, sur un porte-avions, en 1917, puis exerçant son métier de chirurgien dans le civil à partir de 1920, marié en 1923, atteint de tuberculose en 1926, guéri en 1927, divorcé avec son accord la même année (il apprend son divorce par un télégramme de sa femme, lui répond sur-le-champ en la félicitant et en la redemandant en mariage!). Il se remarie effectivement avec elle en 1929, et le couple divorce de nouveau en 1933. La biographie rapporte tout cela, lettres d'amour comprises puis lettres d'amitié et ainsi de suite.

Ici s'intercale pour moi un épisode qui me concerne. Devenu chef du service de chirurgie pulmonaire à l'hôpital Sacré-Coeur de Cartierville en 1932, il m'opère à deux reprises pour une pleurésie purulente en 1934. Je suis encore un enfant. Mon état est grave. Bethune m'a sauvé la vie.

Dès l'année suivante, la carrière de Bethune se transforme et se précipite. Devant le scandale d'une société où les conditions sociales, en pleine crise économique, font plus de malades qu'on n'en peut traiter, entre autres des tuberculeux, il tourne à l'extrême gauche, se déclare communiste et alors, en 1936, il part pour l'Espagne puis, en 1938, pour la Chine.

En Chine, il se donne corps et âme. Ce qu'il y accomplit est stupéfiant. Ses journées n'en finissent pas. Il fait, comme il le raconte, par exemple 110 opérations en 25 jours, une fois 8 opérations et 2 transfusions de sang en une seule journée. Il travaille de 5 heures 30 du matin jusqu'à 21 heures. On peut se faire une idée de cette trépidation par ses notes, comme celle-ci : le 21 août 1938, il opère toute la journée - dix cas dont cinq très graves. Les chirurgiens d'aujourd'hui seraient à même, par comparaison, de mesurer une performance pareille...

Il ne fait pas qu'opérer. Il écrit beaucoup. Toutes sortes de choses, dont maints mémoires destinés aux cadres militaires supérieurs, certains textes pour Mao lui-même, lettres au Canada décrivant la situation et demandant de l'aide. Il organise des services dans des conditions difficiles, il forme des aides, il voit à tout. En somme, il n'arrête pas et, de plus, il refuse tout salaire.

Il survécut deux ans à ce régime exténuant, souvent dans des situations périlleuses à cause de l'armée japonaise à proximité. Mais la fin arrive abruptement. Le 28 octobre 1939, il se blesse à un doigt en opérant, cette blessure s'infecte, son organisme affaibli ne résiste pas et il meurt le 12 novembre, à 49 ans.

En Chine, Bethune est aujourd'hui considéré comme un héros national. Les enfants apprennent sa vie à l'école comme ils apprennent celle de Mao.

Politique de la passion est un gros livre, 450 pages. C'est un ouvrage d'une belle rigueur, rempli de textes de Bethune lui-même, lettres personnelles et autres, études, considérations politiques et militaires, notations médicales, etc. Le tout est animé comme un récit, appuyé sur des documents reproduits textuellement. De plus, il donne une vue plongeante sur l'époque, la Crise, le fascisme qui commence, l'atmosphère de Montréal et du pays, la situation mondiale dans les années 30.

Cette œuvre, très bien traduite en français, est magnifique. Il serait bon que quotidiens et périodiques y fassent écho dans leurs pages. L'en formule le vœu. Ce n'est pas tous les jours qu'en édition québécoise nous échoit un ouvrage de ce calibre.

PIERRE VADEBONCEUR

Norman Bethune, *Politique de la passion*, présenté et annoté par Larry Hannant, traduit de l'anglais par Dominique Bouchard et François Tétreau. Illustré. Lux éditeur, Montréal, 4^e trimestre 2006.



M A P, Repose en paix (Slam/Local)

Ce quintet punk rock au son très personnel doté d'un saxo et de textes imminemment politisés hisse encore la barre depuis La Masse critique, son vitupérant album précédent... Tant en écrivant des textes qui dépassent les attendus que et les évidences qu'en usant d'un imaginaire graphique dans la foulée de groupes tels Against All Authority ou Propagandi, on se retrouve avec une bougie d'allumage à tenter être dans un monde rédhibitoire d'humanité. Les contributions de Franz Schuller (Grimskunk) à la réalisation, Vincent Peak, Paul Cagnello, Nico

Tagada Jones et Julie Panic viennent même surajouter à un ensemble vigoureux. EN CONCERT avec BRAK MOLOTOV et TÊTES RÉDUITES, 28 avril de la Maison culture Frontenac (laissez-passer gratuits, infos : 872-7882)!

GRIMSKUNK, Fires under the road (Indica)

Revoilà nos vétérans flanqués d'un nouveau bassiste en la personne de Vince (ex Groovy Aardvark, etc.) pour parvenir à un son à son appogé - un brouet psychédélique punk métal. Un seul mais tragique regret, pourquoi ne pas avoir chanté Vive le Québec libre également en anglais, en remplaçant Québec par Canada, afin de ne pas sombrer dans la démagogie? Il est aussi fâcheux que simpliste de ne voir l'imbécile, le misogyne, le raciste, le mangeur de merde (sic), etc. que chez le francophone.

RAMON VITESSE

Bulles explosives



TOUT DOIT DISPARAÎTRE (Futuropolis) de Hureau ne se pose vraisemblablement aucune question sur comment devenir célèbre en faisant une énième BD d'aventure de format et de facture attendu... Au contraire, après des débuts en fanzine et moult participations au sein de l'Institut Pacôme - une asso qui microédite et multiplie les petits tirages, il caracole dans le quotidien d'un trio d'adolescentes dépareillées faisant tache dans un bled Normand qui se meurt; balafé par une autoroute et bradé aux urbains avides. Empruntant le titre aux Thugs, groupe phare du punk français radical, doit-on s'étonner d'éviter tout simplisme dans une mise en abîme aussi éloigné du happy end que les mouettes,

véritables charognards criards, sont attrayantes. Implacable, cette narration ne laisse aucun répit malgré ses quelques deux cent pages à vif! Toujours dans un registre trash, la cyber punk ANITA BOMBA (Albin Michel) de Cromwell et Gratiem dont les cinq tomes paraissent dès le milieu des années 90, se voit rééditée. L'intérêt de cette explosive anti-héroïne, n'oublions pas également son robot souffrant de dédoublement de la personnalité (!), demeure son allergie au travail - d'autant plus que « le salariat, remplacerait le fouet et les chaînes par la trouille de la liberté »... INGMAR T.I Invasions et chuchotements (Dupuis) de Bourhis et Spiessert met en compétition deux frères pour succéder à leur père dans une farouche communauté viking. Le plus frêle des deux, un rien halluciné, ne sera pas en reste dans l'épreuve l'opposant à son frangin bien qu'il manifeste une vive attraction pour les femmes au détriment des corps à corps virils des guerriers du clan. Et la mort dans tout ça? WWW.LA-MORT.FR (Fluide Glacial) de Boucq présente la mort elle-même comme un personnage débonnaire flanqué d'un cochonnesque animal dénommé Lao-Tseu. Cette série de petites histoires pétries d'humour et d'absurdité réchauffe le cœur. À preuve cette mémé esseulée qui donnera le sein à un insatiable squelette de bonhomme de neige la nuit de Noël.

OSVILLE, La langue du diable (Albin Michel) de l'américain Richard Moore, un des quatre titres donnant le coup d'envoi à la nouvelle collection de romans graphiques noir et blanc privilégiant des personnages féminins forts, traite d'une municipalité maudite souhaitant en découdre avec les démons festifs qui logent à son cimetière. S'ensuivra une guérilla entre le bien et le mal où la construction de centres commerciaux s'avère le fin fond des manœuvres du « bien »; comprendre du bien de consommation...

VALENTIN TARDI

Confidences d'un homme innocent

RESSORTISSANT CANADIEN ET BRITANNIQUE ENFERMÉ pendant près de trois ans dans les geôles saoudiennes, William Sampson livre ici un exemple impressionnant de résistance devant la barbarie.

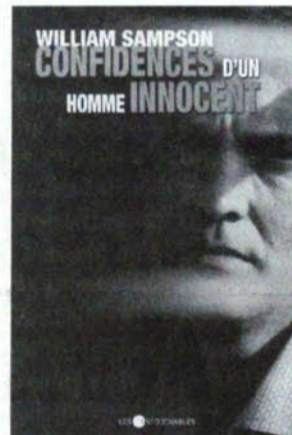
Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Malgré les tortures physiques et psychologiques, répétitives et impunies, Sampson est demeuré un être humain capable d'aimer et, à partir de là, d'être aimé. C'est d'ailleurs sur cette observation qu'il clôt ses confidences.

Mais revenons au tout début du livre qui s'ouvre en 1998, à Ryad, sur la description de la vie de cet expatrié occidental dans un pays extrêmement conservateur. Un pays où parler à une femme qui n'est pas de sa famille ou boire un verre d'alcool est un crime. Sampson, alors consultant en marketing pour Saudi Industrial Development Fund, étire comme tout un chacun les limites légales du pays et fréquente les bars pseudo clandestins tenus par ses compatriotes britanniques. Les autorités tolèrent les bars reliés aux grands complexes d'habitation habités par les employés étrangers travaillant pour d'importantes compagnies. Mais les bars des petits complexes sont de plus en plus le cadre de descentes de police et ferment les uns après les autres. Sampson et ses amis se sentent faussement en sécurité; un sentiment qui disparaîtra lorsque commenceront les arrestations d'occidentaux sous divers prétextes. Jusqu'à ce qu'une bombe explose, causant la mort d'un ingénieur anglais et le début de l'enfer pour Sampson.

Il est arrêté et rapidement soumis à un cycle infernal de tortures, de privation de sommeil et de harcèlement psychologique pendant qu'on lui répète *ad nauseam* sa responsabilité dans l'attentat à la bombe. Sampson finira par avouer des crimes dont il ne connaît rien et qui lui sont dictés par ses geôliers. Il écrira sous leur ordre maintes versions d'actes (souvent burlesques) qu'il n'a pas commis. Il devra également répéter ses « aveux » devant une caméra. Contrairement à ce qu'il croira durant quelques jours, cette coopération ne mettra pas fin aux tortures, ses tortionnaires en demandant toujours plus.

Puis vient le temps des visites de membres du consulat canadien. C'est là une des parties du livre les plus frustrantes pour le lecteur, puisque ces visites font naître, du moins à leur début, un certain espoir chez Sampson. Mais elles ont lieu en présence de ceux-là mêmes qui le torturent et il comprendra vite que les responsables canadiens ne sont prêts ni à entendre ni à voir sa situation. Leur objectif s'avère être davantage de conserver de bonnes relations diplomatiques et donc financières avec l'Arabie Saoudite. Ni les protestations de Sampson, ni son courage de parler ouvertement des tortures n'y feront rien: on l'abandonnera à son triste sort, lui reprochant même son manque de collaboration (sic!). Et pour compléter le cirque dans lequel il se trouve, on lui fait subir un procès où le procureur n'est autre que l'homme qui le torture quo-

tidienement. Sampson refusera de reconnaître la légitimité de la cour et dira tout le mal qu'il pense du système judiciaire et, plus généralement, de la société saoudienne. Comme il s'y attend, il sera condamné à la peine capitale.



Et c'est finalement en frôlant la mort que Sampson sauvera sa peau. À force d'être torturé et violé, son corps finit par lâcher et c'est la crise cardiaque, suivie d'une intervention chirurgicale. À partir de là, les geôliers ne pourront plus le torturer comme par le passé; la mort d'un Occidental dans les prisons saoudiennes risquant de créer des tensions diplomatiques. Contre toute attente,

Sampson devient en quelque sorte maître du cruel jeu qui lui était jusqu'alors infligé et commence une résistance physique et psychologique qui déconcertera profondément ses tortionnaires. Sampson refuse petit à petit de se laver, de se vêtir, de voir le médecin, puis les diplomates, puis sa propre famille. Il va jusqu'à répandre ses excréments partout dans sa cellule et sur son propre corps, forçant ainsi ses tortionnaires à se salir les mains lorsqu'ils veulent le saisir. Sampson est bien décidé à utiliser tous les moyens à sa portée pour que se brise le mur de silence et d'hypocrisie qui l'entoure. Au moment où il se prépare à une lutte finale au moyen d'une grève de la faim arrive brutalement une libération inespérée. Il lui faudra dès lors réapprendre à vivre en société, avec les nombreuses séquelles laissées par sa détention.

S'il n'était que le récit des tortures et des injustices subies par un homme, ce livre serait déjà très intéressant, mais ce qui fait sa particularité, c'est sans conteste la distance que Sampson parvient à garder avec la situation qui est la sienne. Cette distance, qui passera vers la fin de sa détention par la méditation, l'aidera à ne pas perdre définitivement l'esprit, malgré les hallucinations et autres conséquences des privations subies. Cette faculté d'observation lucide permet également au lecteur de mieux saisir la mesure des gestes qui sont posés par ses tortionnaires et d'analyser lui-même la situation.

William Sampson a été complètement innocent des accusations qui pesaient sur lui. De retour en Grande-Bretagne, il a décidé, avec ses compagnons d'infortune, d'engager des poursuites contre ses tortionnaires saoudiens. En juin dernier, le plus haut tribunal britannique leur refusait leur droit à poursuivre ceux qui les avaient torturés et offrait ainsi une immunité totale aux responsables saoudiens.

Vous pouvez voir et entendre le témoignage de William Sampson sur ce qu'il a vécu en prison à l'adresse suivante: www.cbc.ca/news/background/sampson/media.html

ISABELLE BAEZ

William Sampson, *Confidences d'un homme innocent*, Les intouchables, Montréal, 2006, 405 pages



Jacques Brassard : Moustachu et pour cause

VOUS LE CONNAISSEZ SANS DOUTE. C'est cet ancien ministre du PQ. Celui avec la moustache. Celui qui écrit maintenant dans *Le Quotidien* de Chicoutimi. On l'a vu dernièrement aux Francs Tireurs et à Radio-Canada. Le pauvre retraité ne va pas bien, il souffre. C'est du sérieux. Il doit s'ennuyer des congrès du PQ ou des murs bruns de l'Assemblée nationale. On ne sait pas trop. Chose certaine, il se sent persécuté, constamment. Il a peur, vraiment peur de tout et de n'importe quoi.

Il a peur des socialistes, il en voit n'importe où : chez les journalistes, les enseignants, les universitaires, les artistes, les dirigeants politiques. Pour lui, il le dit sans rire, Bill Clinton est de « gauche »¹... Même son ancien parti, le PQ, serait « ensorcelé » - à cause des sorcières sans doute - par les idées socialistes. Essentiellement, le parti serait contrôlé par un « véritable commando bien organisé d'experts propagandistes », le SPQ-Libre, et tout le mouvement souverainiste serait « largement contaminé par la propagande socialo-communiste »². Et il fait une impénétrable fixation envers Lise Payette. Il parle d'elle dix millions de fois... Enfin, sur 90 articles il en parle au moins 12 fois... Il doit imaginer cette dangeuse communiste dans ses cauchemars. Dans une pièce sombre, avec Lénine et Françoise David, il la voit aiguïser sa faucille et préparer l'insurrection... Ce doit être un trouble post-traumatique ou quelque chose du genre.

Mais sa phobie du socialisme est encore plus profonde : selon lui, les médias - nous avons bien dit les médias - sont contrôlés par les forces indestructibles du gauchisme. Il répète sans cesse - mais vraiment sans cesse - qu'ils sont la courroie de transmission des « gauchos-écologues-pacifistes ». Il les entend à la télé, à la radio, dans les journaux. Ils sont intraitables avec les dirigeants politiques de droite, mais offrent l'« immunité presque absolue » aux syndicalistes - que personne ne peut critiquer³. Vraiment...

M. Brassard a également peur des écologistes. Eux aussi sont partout. L'ancien ministre doit s'ennuyer de l'odeur de purin de cochon émanant du ministère de

l'Environnement du temps où il en était le chef (ou quelque chose du genre). Quoiqu'il en soit, il voit ces puissants « idéologues de l'enfer climatique » jusque dans sa soupe. Avec l'aide de Greenpeace, des médias et de Roy Dupuis, ils propagent leur « pensée unique, dominante et quasiment totalitaire ». C'est que, dans le petit monde de M. Brassard, il n'y a pas de lien entre le réchauffement de la planète et l'émission de gaz à effet de serre. C'est un complot, de la manipulation de l'opinion publique. D'ailleurs, la qualité de l'air et des eaux - dit-il - ne cesse de s'améliorer⁴.

À l'évidence, le monsieur a une peur terrible, voire terrifiante, des arabes, des musulmans et des islamistes... Les terroristes comme il dit. On ne comprend pas toujours ses propos, ses plaintes ne sont pas toujours claires, mais il en a peur, c'est certain. C'est à n'en pas dormir la nuit. Il voit ces « légions fanatisées », qui ont « soif de sang », menacer notre civilisation sans que personne ne lève le petit doigt. Ce sont elles qui ont déclenché la Quatrième (!) Guerre mondiale. Ce sont elles qui « justifient » et « provoquent » la violence dans les banlieues parisiennes. Ce sont elles qui agressent Israël, cette petite et fragile démocratie. Ce sont même elles qui contrôlaient les manifestations contre la guerre au Liban à Montréal⁵. C'est tout dire.

Puisqu'il a peur des Arabes, il a aussi peur des antisémites, cela va de soi. Eux sont vraiment, vraiment partout. On connaît la chanson : ils sont à l'ONU, dans le monde arabe, dans les cours d'écoles... Contrairement au racisme, qui n'est qu'une « accusation fourre-tout quand on est en manque d'arguments rationnels », l'antisémitisme, lui, domine la terre entière. Israël, la pauvre, n'est pas aimée. Elle veut la paix, elle mise sur la « diplomatie » et la « négociation », elle fait des « concessions » et des efforts. Elle est une diplomatie « exemplaire », toute petite, toute fragile et sans défense. Toute seule face à ces Arabes « hostiles », elle doit ériger des murs, faire la guerre⁶. C'est normal : personne ne la soutient, personne ne veut la comprendre.

Quoi encore ? Ah oui, les gais. Ils doivent alimenter ses fantasmes

conservateurs ou quelque chose du genre. Chose certaine, il en a peur, terriblement. Dans son monde, les gais forment une « véritable franc-maçonnerie puissante » qui ne tolère pas le débat et qui remet en question « la structure fondamentale de l'organisation sociale » : le mariage⁷.

Ce n'est vraiment pas drôle. Heureusement, il n'est pas seul. De temps en temps, il fait une douce prière en pensant à ces hommes qui ont façonné notre grande et blanche civilisation : Henry Kissinger (ce « brillant stratège politique »), Ronald Reagan (ce « champion de la liberté dans le monde »), Jean-Paul II⁸...

Hier, il est allé au trentième anniversaire de l'élection du PQ. Trente ans, vous imaginez... C'était plaisant. Le gens l'ont applaudi chaudement, amoureuxment⁹. Il a revu de vieux copains. Lise Payette n'était pas là, ça l'a rendu heureux. Aujourd'hui, confortablement installé dans sa chaise berçante, il regarde son pays par la fenêtre. Le Saguenay, le Québec, l'Amérique... Il est heureux. La guerre continue. Des morts, des morts et encore des morts ; pour la démocratie, pour la liberté, pour le marché...

Il finit de lire le dernier polar de Dantec. Après, histoire de se sentir un peu délinquant, il ira faire un tour de 4X4 dans la neige¹⁰. Au fond, la vie est belle...

MARC-ANDRÉ CYR

- 1 Dans l'ordre : *Le Quotidien*, mercredi 2 août 2006.
- 2 *Le Quotidien*, 8 novembre 2006 et 31 août 2006.
- 3 *Le Quotidien*, 10 janvier 2007, 2 août 2006 et 2 mars 2005.
- 4 *Le Quotidien*, 3 janvier 2007, 19 juillet 2006 et 31 mai 2006.
- 5 *Le Quotidien*, 31 août 2006, 4 octobre 2006 et 14 juin 2006.
- 6 *Le Quotidien*, septembre 2006, 26 juillet 2006 et 4 août 2004.
- 7 *Le Quotidien*, 21 août 2003.
- 8 *Le Quotidien*, 27 décembre 2006, 22 novembre 2006 et 29 mars 2006.
- 9 *Le Soleil*, 16 novembre 2006.
- 10 Il cite effectivement l'écrivain fasciste Maurice G. Dantec et possède vraiment un 4X4.

Petit lexique pour mieux comprendre la maladie de la moustache

Jacques Brassard a tout un vocabulaire. Les mots, dans sa bouche, deviennent automatiquement bruns. Jugez en par vous-même à l'aide de ces quelques citations véridiques tirées du journal *Le Quotidien* de Chicoutimi.

PROGRESSISME : « religion, dont l'hostilité à la civilisation industrielle et à la société de consommation en constitue la fibre, est très largement répandue dans les diverses composantes de la classe intellectuelle : journalistes, enseignants, universitaires, artistes, dirigeants politiques... » (9 août 2006)

GRÈVE : « antique stratégie syndicale dont l'objectif est de terrasser le Patron pour s'en glorifier par la suite » (20 décembre 2006).

GUERRE AU TERRORISME : « stratégie audacieuse [...] qui consiste non seulement à viser l'éradication du nazisme islamiste, mais aussi, et en même temps, à soutenir l'élargissement de l'univers démocratique. » (4 mai 2005).

GUERRE EN AFGANISTHAN : « non seulement un acte d'autodéfense, mais aussi de lutte contre l'obscurantisme, d'affirmation de nos valeurs d'égalité et de respect mutuel ». (3 janvier 2007).

FORCES DE COALITION : « armée qui a libéré le peuple irakien d'une des pires dictatures de la planète », (23 février 2005)

OPOSANTS À LA GUERRE : « coalition incorporant l'univers médiatique, les intellectuels et stratèges de salon, les partis politiques, les pacifistes anti-américains et toute la nébuleuse de gauche. Sans oublier les communautés musulmanes de toutes origines » (2 août 2006). On les voit défiler dans nos villes avec des pancartes » (29 mars 2006).

HEZBOLLAH : le « véritable agresseur dans cette guerre » (2 août 2006).

QUÉBEC : peuple « fortement imprégné par cette hostilité envers Israël, perçu comme le seul empêchement de faire la paix. Les sondages le révèlent ». (2 août 2006).

ENVIRONNEMENTALISME : « Nous disposons de trois parcs nationaux, d'un parc marin, de six réserves écologiques et de quatorze écosystèmes forestiers exceptionnels, toutes des superficies affectées d'un très haut niveau de protection. l'affirme que c'est assez. Ça suffit ! » (23 mars 2005)

SOLUTION ENVIRONNEMENTALE : « plus une économie se développe, plus les pollutions se résorbent et disparaissent. Plus la richesse d'une société augmente et plus la qualité de l'environnement s'améliore » (19 avril 2006).

OGM : un immense espoir pour l'humanité, aussi bien sur le plan alimentaire (plantes plus nutritives), que sur le plan environnemental. (9 août 2006)

FRANCE : pays vivant sous un « socialisme d'État hautement dommageable » (23 novembre 2005).

MONDIALISATION ÉCONOMIQUE : phénomène qui « fait reculer la pauvreté, provoque une croissance des revenus et augmente l'espérance de vie chez les peuples qui s'y engagent résolument ». (13 juillet 2005).

COUR SUPRÊME : tribunal « affecté d'une propension quasi-irrésistible à consentir à toute requête invoquant le sacro-saint droit à l'égalité devant la loi. » (29 décembre 2004)

ENJEUX : « Il y a d'un côté, le fascisme islamiste et tous ceux qui le tolèrent par lâcheté ou par idéologie ; et de l'autre, il y a, comme tout au long du XXe siècle, le camp de la liberté avec, heureusement, l'Amérique à sa tête » (18 novembre 2004)

15 mars : journée contre la brutalité policière Nos con-stabulaires patibulaires

La déontologie empêche le travail policier

A Sherbrooke, le président du syndicat flicard du coin affirme que ses membres hésitent dans leurs interventions à cause de la peur des plaintes en déontologie. Une de ses paroles révèle la mentalité des policiers sur le terrain : « Avant d'utiliser son arme un policier attend davantage. Peut-être même que sa vie soit en danger » (La Tribune, 18-8-2006). Comprendre : maintenant que les plaintes en déontologie sont plus nombreuses, ils attendent peut-être que leur vie soit en danger avant d'utiliser leur arme. On est loin des agents de la paix non armés.

Le revolver est le socle de l'identité policière, comme le montre cet exemple : un flic de la SQ a été innocenté (décembre 2006) d'avoir utilisé une force abusive en tabassant en 2002 un Algonquin de 74 ans. Dans une bousculade, le vieillard se serait agrippé à son ceinturon, ce qui est une « attaque », et le policier aurait senti que sa vie était en danger. On ne touche pas au flingue du flic. C'est comme qui dirait une agression sexuelle.

Répression politique : the show must go on

En 2006 plusieurs organisations et intellectuels ont dénoncé le fait que quatre comités de l'ONU ont blâmé le Canada, ainsi que le SPVM, pour des reculs en matière de droits humains (déportation vers des pays qui pratiquent la torture, certificats de sécurité, détentions arbitraires, arrestations de masse, déni des droits sociaux,

économiques et politiques des immigrants et des autochtones). Tous les intervenants déplorent que le Canada n'ait pas réagi. Mais le Canada a réagi : le gouvernement Harper va remédier à la situation en incluant les flics dans les comités de sélection des juges.

La police de quartier au service des citoyens

le 23 octobre 2006 à St-Hyacinthe, un homme qui aurait appelé plusieurs fois les policiers en se disant armé est finalement retrouvé et abattu en pleine rue. Le peu de renseignements disponibles est à l'effet qu'il « aurait cherché à plusieurs reprises à se faire abattre par les policiers » (TQS, 24-10-06).

www.tqs.ca/videos/infos/2006/10/un-homme-fusille-par-les-policiers-3914.php.

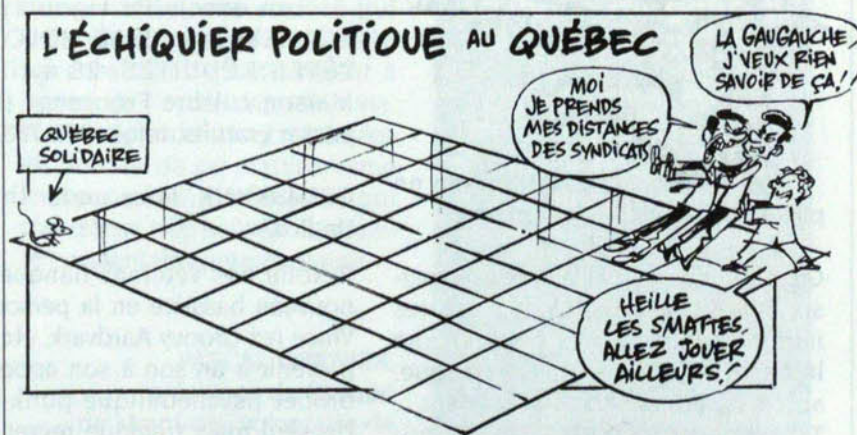
C'est ça la police de quartier : répondre aux désirs des citoyens.

Rock star de vestiaire

Le cas du flic chansonnier montre à quel point les préjugés racistes sont bien ancrés dans la force con-stabulaire. En vérité, si le gnouf n'avait pas été flic la chanson aurait passé comme dans du beurre... Toujours est-il que la rock star est passée devant le comité interne du SPVM pour savoir s'il n'avait pas enfreint son code de travail policier. Il semblerait que non, parce que Monsieur n'était pas en service quand il a composé et diffusé sa chanson raciste. Il semblerait que Monsieur soit capable de mettre au vestiaire ses convictions raciales avant d'enfiler son bel uniforme bleu.

Les deux côtés de la médaille

Dans un article intitulé « Un [salaire] minimum de 10 \$ l'heure au Québec ? », la grosse Presse oppose nez-à-nez les propos de Nathalie Elgrably de l'Institut Économique de Montréal à ceux d'Esther Paquet, de l'organisme *Au bas de l'échelle*. Cet effort apparent d'objectivité, cependant, s'avère vite démenti par le sous-titre de l'article : « CELA POURRAIT NUIRE À L'EMPLOI », priorisant nettement l'avis de l'IEDM. Le mantra journalistique stipule qu'on doit présenter les « deux côtés » de la médaille. À *La Presse*, on préfère plutôt jouer à « tête ou bitch ». Et la pièce tombe toujours du même côté...



Deux côtés de la même cenne

« Mort au cent noir ! » d'écrire Jean-Robert Sansfaçon dans *Le Devoir* des 17 et 18 février dernier tandis que son alter égo de *La Presse* titrait : « Cenne noire » : un long combat le dimanche 18 février. Sansfaçon : « De nos jours, plus personne ne traîne ces pièces d'un cent sur lui. » Dubuc : « Je ne sais plus combien de fois j'ai écrit sur l'absurdité de maintenir les cennes noires en circulation. » Y a pas à dire, plus les médias se concentrent et plus leurs éditorialistes se concentrent sur les choses essentielles.